

ROSE BECKER



PROTÈGE-MOI... *de toi*

Éditions  Addictives

Vol.2

ROSE BECKER



Éditions  Addictives

Vol.2

Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

Facebook : [cliquez-ici](#)

Twitter : @ed_addictives

Egalement disponible :

Lui, moi et le bébé

Léonie remplace son frère comme chauffeur auprès du richissime Jesse Franklin. Alors qu'elle attend son nouveau patron au volant de la Rolls Phantom, une femme, se présentant comme la gouvernante, installe sur le siège arrière Zoé, un adorable bébé de quelques mois. Problème : Jesse Franklin, en arrivant, dit n'avoir ni gouvernante, ni bébé. À qui appartient ce bébé ? Par qui et pourquoi a-t-il été déposé là ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

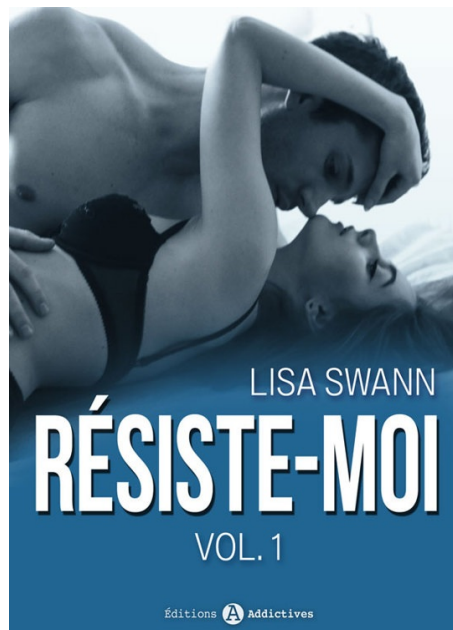


Egalement disponible :

Résiste-moi

Ludmilla Providence est psychologue. Quand une de ses patientes lui raconte des choses étranges sur un éminent chirurgien esthétique, Ludmilla enquête, persuadée que sa patiente est manipulée, voire abusée par le médecin. Mais elle est bien obligée de reconnaître que le docteur Clive Boyd est absolument charmant ! Luttant contre son attirance pour le médecin, Ludmilla décide de lui tendre un piège... Mais si c'était elle, la proie ? Le docteur Boyd est-il sincère ou essaie-t-il de manipuler Ludmilla comme il en a manipulé d'autres ? Impossible de le savoir sans se mettre en danger...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Egalement disponible :

Prête à tout ?

Deux inconnus irrésistiblement attirés l'un par l'autre passent ensemble une nuit torride, ils n'ont pas prévu de se revoir.

Oui mais voilà, elle, c'est Tess Harper, une jeune femme qui a un grand besoin d'argent et qui participe à une émission de télé-réalité, quitte à passer pour une poufiasse. Lui, c'est Colin Cooper, il est producteur, plutôt intello, et déteste les paillettes et les bimbos. Et ils n'avaient pas le droit de se rencontrer.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Egalement disponible :

Jeux interdits

À 15 ans, j'ai rencontré mon pire ennemi. Sauf que Tristan Quinn était aussi le fils de la nouvelle femme de mon père. Et que ça faisait de lui mon demi-frère. Entre nous, la guerre était déclarée. Et on n'a pas tenu deux mois sous le même toit. À 18 ans, le roi des emmerdeurs revient du pensionnat où il a été envoyé pour le lycée. Il a son diplôme en poche, les yeux les plus perçants qui soient et un sourire insupportable que j'ai envie d'effacer de sa gueule d'ange. Ou d'embrasser juste pour le faire taire.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

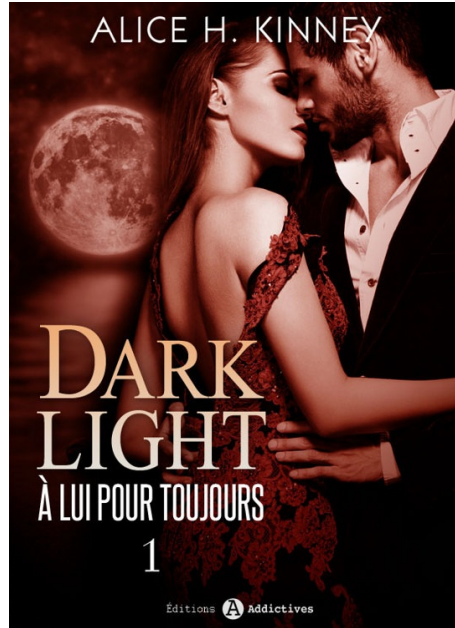


Egalement disponible :

Dark Light - À lui pour toujours, 1

Dans les bras d'Elliott Grant, le vampire le plus torride qu'il lui ait été donné de connaître, Iris est devenue une véritable femme, tour à tour soumise et dominatrice. D'abord sorcière puis vampirisée, elle a pu surmonter toutes les épreuves, galvanisée par leur passion.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Rose M. Becker

PROTÈGE-MOI... DE TOI

Volume 2

ZBOD_002

1. L'homme de l'ombre

À peine ai-je fait un pas dans la cuisine que je manque de percuter de plein fouet ma sœur aînée qui attrape un bagel dans mon frigidaire en inox. Impossible d’être seule une minute dans cette maison – ma maison, en fait. Ma mère se déchaîne dans la salle de sports, mon beau-père regarde la télévision au salon tout en conversant avec mon agent au sujet de la maudite campagne publicitaire qu’il souhaite m’imposer... J’ai l’impression d’être en prison, gardée à vue par mes proches.

Bienvenue à Fort Knox.

Je tapote mon front couvert de sueur avec la serviette d’éponge posée sur mes épaules. Je sors d’une heure de course sur tapis, suivie par une brève séance d’abdominaux. Depuis hier, c’est soupe à la grimace, cris et disputes à tous les repas. J’ai l’impression de jouer dans un remake du *Prisonnier*.

Je ne suis pas un numéro (de compte bancaire), je suis une femme libre !

– Nous n’avons pas fini cette conversation !

La voix aiguë de ma mère résonne dans le couloir tandis qu’elle remonte du sous-sol, transformé en complexe sportif et salle de projection, avec fracas. Jennifer est fine comme une liane mais sa colère déplacerait des montagnes. Je pousse un soupir sous le regard railleur de Madison.

– Tu as mis en rogne Jenny ? s’amuse ma sœur en mordant à belles dents dans son sandwich dinde-moutarde.

Je hausse les épaules pendant que notre mère se dirige d’abord vers le salon, interrogeant son époux et mon manager. Mes deux matons bondissent aussitôt sur leurs pieds, prêts à ratisser la zone pour me débusquer. Où suis-je passée ? Ai-je osé sortir sans leur permission ? Ils n’ont peut-être pas de mauvaises intentions – ou pas seulement – mais j’étouffe. Bien sûr, je suis toujours harcelée par un maniaque qui s’amuse à m’écrire des lettres démentes et à clouer des corbeaux à ma porte... mais je refuse de vivre sous cloche.

Tout serait différent si... s’ils ne l’avaient pas renvoyé.

Lui.

Matthew.

– Liz ! glapit Jennifer.

Madison ricane, un petit bout de salade sur le menton. Bien fait pour elle. Mesquinement, je décide de ne pas le lui signaler.

– Y aurait-il de l’eau dans le gaz entre toi et môman ?

- Ah, ah, très drôle.
- Jennifer est fâchée contre sa petite princesse adorée ?
- Arrête, Madison. Nous n’avons plus cinq ans.

Blessée plus que fâchée, j’ôte la serviette autour de mon cou et la jette dans la machine à laver. Je n’ai même plus la force de me mettre en colère tant je suis fatiguée. Et malheureuse. Parce qu’il n’est plus là. Parce qu’il est parti. *Matthew*. Mon cœur s’emballe, abîmé par son absence, son éloignement. Il me manque. Comme un bout de moi, une partie de mon corps... même si mon agent l’a seulement renvoyé hier matin. Des images de notre seule étreinte défilent devant mes yeux avant que je ne songe aux révélations de Karl. Car mon agent ne s’est pas privé de me balancer la vérité – ou sa version des faits – à la figure.

Matthew serait un ancien policier – voilà qui expliquerait pourquoi je n’arrivais jamais rien à lui cacher. Par contre, je n’arrive pas à l’imaginer dans la peau d’un flic corrompu, capable d’abattre de sang-froid son partenaire. C’est impossible. Pas lui. Pas cet homme intègre, droit, honnête, pétri de valeurs périmées depuis longtemps dans mon milieu.

- Eh ! Y a encore quelqu’un ?

Je sursaute au moment où Madison claque des doigts sous mon nez.

- La terre appelle la star ! ironise mon aînée.
- Tu ne peux pas me lâcher avec ça ?
- Quoi ? Tu n’assumes plus ton statut de soleil de la maison ? Tout le monde sait que tu as toujours été la préférée de Jennifer.
- Ce n’est pas vrai.

Ce n’est pas moi qu’elle aime le mieux : c’est ma carrière, mon succès, ma célébrité. Elle s’accroche à moi car j’assouvis les rêves de gloire qu’elle-même n’a pas pu accomplir dans sa jeunesse.

- Tu parles ! crache ma sœur. Tu te rappelles quand on était petites et que tu tournais dans ce film fantastique de Steven Spielberg ?

Je hoche la tête tandis qu’elle balance sa moitié de bagel à la poubelle, en écrasant la pédale de la corbeille d’un pied rageur. Elle semble si furieuse que la jalousie altère ses traits réguliers – cette fameuse jalousie qui gangrène notre relation au point de nous transformer en ennemies, nous, des sœurs. Et dire que je rêve encore d’une réconciliation !

- C’est à cette époque que Jennifer a commencé à m’employer comme sa secrétaire. J’avais quatorze ans ; toi dix. Et pendant que tu faisais ton petit numéro devant la caméra, je réglais toute la paperasse, faisais des réservations aux restaurants et m’assurais que tu ne manquerais de rien dans ta nouvelle maison !
- Madison...

Il y a une telle douceur, une telle compassion dans ma voix... qu’elle me poignarde d’un regard noir.

– Laisse tomber ! Je n’ai pas besoin de ta pitié !

Je tends le bras pour la retenir mais elle franchit le seuil de la cuisine... à l’instant où Jennifer et mon beau-père apparaissent dans le couloir.

– Nous étions en train de discuter, jeune fille ! me lance ma mère en se précipitant vers moi.

– Que s’est-il passé ? s’inquiète Karl dans leur dos.

Génial. Voilà la cavalerie.

– Liz s’est mis en tête de réembaucher son garde du corps ! révèle ma mère.

– Pardon ? s’étrangle mon agent, horrifié. Après ce qu’on t’a raconté sur ce type, tu serais prête à lui confier ta vie, ta sécurité ?

– Fille ingrate !

– Tu as perdu l’esprit ! embraye Peter en retenant par les épaules ma mère, prête à foncer sur moi. Ce Matteo n’a pas...

STOOOOOP !

– Il s’appelle Matthew ! je crie, leur coupant à tous la chique. Et je vous interdis de me dicter ma conduite ou de vous mêler de mes affaires.

Une seconde, nous sommes tous sous le choc, moi comme les autres. Pour la première fois, je viens de m’opposer à mes proches... qui en restent cois. Malheureusement, cet état de grâce ne dure pas longtemps. La première stupeur passée, Jennifer remonte tout de suite au créneau, plus vindicative que jamais :

– Comment oses-tu ? Après tout ce que j’ai fait pour toi ! J’ai sacrifié ma vie, ma jeunesse, mes amours pour que tu perces dans le milieu du cinéma !

Comme si j’avais demandé à courir les auditions dès l’âge de trois ans. Je me souviens en particulier d’un casting pour un mauvais téléfilm où elle m’avait pincée très fort afin que je pleure face aux caméras, au scandale du caméraman. Je lève les yeux au ciel, excédée.

– Je te préviens ! enchaîne Jennifer. Si tu choisis d’engager à nouveau ce type, je ne t’adresserai plus la parole.

– Pourquoi le détestes-tu autant ? Parce qu’il défend mes intérêts ? Parce qu’il s’inquiète quand un réalisateur exige que je me déshabille ou que mon beau-père veut me forcer à signer une campagne publicitaire sans intérêt ?

– Liz ! s’exclame Peter, outré. Je ne te reconnais plus. Tu es en train de prendre la grosse tête. Tu ne jouais pas les divas autrefois.

– Je ne joue pas les divas : je ne suis pas d’accord avec vous. Nuance.

Les cris fusent dans la cuisine alors que je lutte, seule contre trois. Les nerfs mis à rude épreuve, je ne leur cède pas un pouce de terrain. J’ai pris ma décision cette nuit pendant que je me tournais et me retournais dans ce grand lit froid et vide où Matthew m’a aimée. Je veux qu’il revienne dans ma vie.

Et peu importe si je dois me fâcher avec toute ma famille pour ça.

- Tu es sur une pente savonneuse, Liz ! conclut mon agent. Tu ne fais plus les bons choix.
- Au contraire. C’est la meilleure décision que j’ai prise depuis des années.

Ça... et mettre tout ce petit monde à la porte dans la foulée. Je refuse d’être assiégée une minute de plus sous mon propre toit. Contrainte et forcée, Jennifer finit par partir en me vouant aux gémonies – autrement dit, elle me souhaite de finir dans l’émission « *Que sont-ils devenus ?* » consacrée aux vedettes disparues et aux *has-been*. Quant à mon beau-père et mon agent, ils désertent mon hôtel particulier sans daigner me parler. Mais je ne chancelle pas : il y a trop longtemps que je me laisse porter par le courant sans réfléchir.

- Tu as bien fait ! m’assure Angela.

À peine la porte refermée, je me suis précipitée sur le téléphone pour contacter ma meilleure amie. Pelotonnée dans le canapé devant le verre de whisky à demi-plein de Karl, je me sens secouée et... euphorique. Je n’ai pourtant pas bu une goutte de pur malt !

- Je suis fière de toi. Il était temps que tu leur montres qui commande. Après tout, ils vivent tous grâce à toi, n’est-ce pas ?
- Oui...

Elle a raison, même si j’envisage rarement les choses sous cet angle. À l’autre bout du fil, j’entends le ronronnement d’un moteur et les bruits caractéristiques de la circulation. Sans doute ma meilleure amie est-elle en train de conduire en plein cœur de New York – *aka* l’enfer sur terre des automobilistes.

- J’ai décidé de réembaucher mon garde du corps ! je lance sur un ton badin.

Mon cœur cogne pourtant à gros coups. Car rien n’est plus important pour moi que ce sujet... et cet homme. Je m’en rends compte, prise de vertige.

- C’est une très bonne initiative. Cet homme a une excellente influence sur toi. Je l’ai remarqué quand vous étiez sur le tournage d’*Unbeaten*. Tu semblais différente avec lui.
- Vraiment ?
- Tu avais l’air plus à l’aise, plus confiante, plus... mature.

Qu’a-t-elle deviné d’autre en nous observant ? Je me mords les lèvres, priant pour qu’elle n’ait pas vu trop clair dans mon jeu. Je n’ai pas encore confié à Angela mon secret, ma nuit avec mon garde du corps.

- Et puis, je peux bien te l’avouer : c’est moi qui ai demandé à Karl de l’employer.
- Toi ?
- Tu te rappelles ce soir où nous avons retrouvé une lettre collée sur ta porte ? Je me suis rendu

chez ton agent le lendemain pour exiger qu'il emploie enfin les grands moyens. Lui non plus ne prenait pas au sérieux ces menaces... mais je lui ai indiqué les coordonnées de l'agence CORP et j'ai insisté pour qu'il choisisse leur meilleur élément. Matthew Turner, en l'occurrence.

Je reste muette. Ainsi, c'est grâce à ma meilleure amie si j'ai croisé la route de mon *bodyguard*, si ma vie est en train de changer. Depuis notre rencontre, j'ai toujours pu compter sur elle, sur son humour et sa prévenance afin de désamorcer les conflits et de me faciliter l'existence.

– Merci, Angela, d'être là pour moi. Tu as toujours agi en fonction de ce qui était le mieux pour moi sans rien exiger en échange.

– C'est normal. Je suis ta BFF, non ?

Best friend forever.

Oui, aucun doute : c'est bien elle. Et après nous être fixé rendez-vous le lendemain, je raccroche le cœur plus léger. Un peu rassurée, je traverse le couloir et décroche ma veste de la patère. Il ne me reste plus qu'une chose à faire : retrouver Matthew et avoir une franche discussion avec lui. Enfilant une manche, je sors sur le perron après avoir activé l'alarme. Un petit vent frais m'accueille pendant que verrouille la porte. Je compte d'abord passer chez son employeur afin d'obtenir son adresse. Ensuite ? Nous pourrions parler de son passé, s'il y consent...

Et on dit que les femmes sont compliquées...

Boutonnant ma veste caban bleu marine, j'entortille ensuite une écharpe rouge autour de mon cou. Au même moment, une voiture s'engage dans la rue sur les chapeaux de roue. D'abord, je l'entends : crissement de pneus, grondements. Je relève la tête avec surprise et l'aperçois : un gros 4 x 4 citadin lancé à pleine vitesse. Il roule vite, trop vite. Il ne respecte aucune limitation alors que ses vrombissements me vrillent les tympans.

Et...

Et il fonce sur moi ?

Croyant à une erreur, je reste pétrifiée tandis que le véhicule dévore l'espace entre nous. Ce n'est pas possible. Le conducteur va dévier, forcément. Il ne peut pas m'écraser. Il m'a vue. Il n'y a que moi dans la rue. Mais... non. La jeep grogne comme un monstre et accélère, projetée tel un boulet de canon sur sa cible. Les yeux agrandis par la peur, je ne peux plus bouger.

– Elisabeth !

Un cri éclate, dominant le moteur en surchauffe. Je n'ai pas le temps de comprendre ce qui arrive. Le 4 x 4 monte sur le trottoir pour me renverser... au moment où un homme se jette sur moi. Les bras ouverts comme des ailes, il me ceinture et me renverse par terre. Nous tombons ensemble, nos corps soudés, nos jambes emmêlées. Aveuglée par mes cheveux blonds, je ne discerne plus rien – je perçois seulement un affreux crissement de pneus. Puis je percute le sol de plein fouet, ma chute amortie par l'inconnu.

Je ne sens presque rien – hormis la peur, la panique qui m’envahit alors que la voiture poursuit sa route, déviant de justesse devant ma porte... avant de s’enfuir en laissant de grandes traces noires sur le bitume. Moi, je reste allongée, couchée sous le corps de mon sauveur. Quand je croise ses yeux vert sombre, vert kaki.

– Matthew ?

En personne. Et qui vient de me sauver la vie.

Une demi-heure plus tard, je suis assise dans l’un des gros fauteuils crème de mon salon, enveloppée dans un plaid moelleux. Mon ancien garde du corps raccompagne à la porte le policier venu enregistrer ma déposition – et apparemment, ils se connaissent. Les deux hommes se serrent la main en s’appelant par leurs prénoms. Aucun doute : Matthew appartient bien aux forces de l’ordre. De mon côté, je tremble de tous mes membres. Une voiture a failli me renverser. Volontairement. Que se serait-il passé si Matthew n’avait pas été là ?

En dehors de la sortie d’un coffret DVD posthume, bien sûr...

– Comment te sens-tu ? me demande-t-il.

– J’ai connu des jours meilleurs.

De retour, Matthew s’assoit en face de moi sur le rebord de la table basse. Tendant les bras, il prend mes mains entre les siennes.

– Tu es glacée !

– Oui, je n’arrive pas à me réchauffer.

C’est à peine si je ne claque pas des dents. Quittant sa place, il s’approche de la cheminée et examine l’écran de verre placé devant l’âtre. Il s’agit d’un appareil moderne, qui fonctionne à l’électricité. Il lui suffit d’appuyer sur un bouton pour que les flammes jaillissent – ce qui semble beaucoup l’étonner à en croire sa moue dubitative. J’en rirais presque si je n’avais pas eu si peur...

– Qu’est-ce que tu faisais là ? dis-je soudain d’une voix chevrotante.

Il se tourne pour soutenir mon regard. Il porte le blouson d’aviateur en cuir vieilli brun qu’il ne quitte jamais, son éternel jean et ses bottes de moto. Il ne ressemble pas à ces acteurs trop apprêtés qui hantent les premières de films ou à ces millionnaires en smoking si sûrs d’eux qui m’invitent à dîner. Il est plus viril, plus vivant. Plus réel et solide, aussi. Je devine qu’il ne se dérobera pas si je m’appuie sur lui.

– Je veillais sur toi, avoue-t-il.

– Je ne comprends pas. Karl t’a renvoyé hier et...

– Et tu croyais que j’allais t’abandonner, seule et sans surveillance, alors que tu as un dingue aux trousses ? Je me moque pas mal de ne plus être payé pour te protéger, Elisabeth. Je veux seulement

qu'il ne t'arrive rien.

Sous le choc, je secoue la tête, émue au-delà des mots. Il est resté pour moi, jouant les hommes de l'ombre sans que rien ni personne ne l'y oblige. Même méprisé par ma famille, même rejeté, il a continué me protéger comme un ange gardien. Je déglutis avec peine, une grosse boule dans la gorge.

– Je suis navrée pour ce qui s'est passé hier avec ma famille.

– Ce n'est pas ta faute, répond-il en reprenant place sur la table basse. En plus, tout ce qu'a dit ton agent est exact.

– Tu es un flic corrompu ?

Devant mon air sidéré, mes yeux écarquillés de merlan frit et ma bouche ronde, Matthew réprime un demi-sourire.

– Non, pas ça. Mais je suis vraiment l'objet d'une enquête interne au sein de la police. Et j'ai réellement abattu mon partenaire.

– Tu avais sûrement de bonnes raisons.

– Rien ne justifie la mort d'un homme. Pas même la légitime défense.

– Que s'est-il passé ?

Matthew ne répond pas, laissant couler un long silence entre nous. Puis, après une grande inspiration, il me livre la vérité – son histoire, son passé, sa vie. C'est comme s'il m'ouvrait une porte, comme s'il me laissait entrer dans son monde.

– Il y a un an et demi, j'ai découvert qu'il manquait un paquet d'héroïne entreposé dans la salle des scellés de mon commissariat. J'ai d'abord cru à une erreur d'archivage... avant de comprendre qu'il s'agissait d'un vol. En fait, des agents des Stups volaient une partie des stocks de drogues que nous saisissions afin de les revendre pour leur propre compte.

– Tu avais des collègues corrompus ?

– Oui. Et j'ai très vite eu des soupçons sur leur identité : John Clifford et Daniel Stone. Je me suis mis à enquêter de mon côté, sans avertir ma hiérarchie. Je savais qu'on ne me croirait pas. Clifford et Stone sont deux piliers de notre service, respectés et appréciés. Moi, je n'étais là que depuis cinq ans...

En quelques phrases, il me relate son enquête, ses découvertes, les registres effacés, les caméras de surveillance truquées... et son envie farouche d'aller jusqu'au bout.

– Un jour, j'ai obtenu un tuyau : l'adresse d'une planque sur les docks utilisée par les ripoux. Je m'y suis rendu en pleine nuit... et j'y ai trouvé mon partenaire et meilleur ami, Miles Carter. Il était comme un frère pour moi. Nous nous étions rencontrés à l'école de police et nous avions infiltré et démantelé ensemble un gang trois ans plus tôt.

– Que s'est-il passé ?

– Je l'ai surpris pendant qu'il planquait un sachet d'ecstasy dans sa poche. La vérité m'a explosé à la figure : cette planque était aussi la sienne et j'étais en train de le surprendre en flagrant délit. Mon ami faisait partie des ripoux. Pris sur le fait, il m'a proposé d'intégrer leur petite entreprise. Il

estimait que nous risquions notre vie pour des clopinettes, que nous méritions notre part du gâteau...

Les yeux de Matthew se troublent. Sans doute revit-il la scène sur le port, dans un entrepôt battu par les vents. Sans doute entend-il à nouveau la voix de son frère d'arme, qui essaie de le persuader.

– Bien sûr, j'ai refusé. Et Miles m'a attaqué. J'étais devenu trop dangereux une fois au courant. Nous nous sommes battus... et j'ai été obligé de l'abattre en légitime défense.

– Oh mon Dieu !

– La situation a encore empiré par la suite. Clifford et Stone se sont arrangés pour faire peser les soupçons de corruption sur moi et le commissaire Palmer, mon patron, a été contraint de me suspendre... du moins jusqu'à ce que je donne ma démission, il y a six mois.

– C'est ainsi que tu es devenu garde du corps ?

Il acquiesce d'un signe de tête, pensif, sombre, rongé par ses démons. À présent, c'est moi qui serre ses mains, entremêlant nos doigts avec force.

– Il y avait un témoin, cette nuit-là. Un gamin ou un ado qui a tout vu. Il s'est enfui quand Miles est tombé à terre et je n'ai pas réussi à le rattraper. Des caméras de surveillance ont également filmé le hangar... mais les bandes ont « mystérieusement » disparu grâce à l'intervention de Daniel Stone.

Soudain, Matthew plonge ses yeux dans les miens – des yeux pleins de fièvre et d'une détermination froide, inchangée malgré la peur.

– Je risque de finir en prison.

– Je voudrais t'aider.

– Tu ne peux rien pour moi. Personne ne peut rien.

Il semble néanmoins touché par ma proposition, au point de porter mes mains à sa bouche pour les baiser avec passion. Mon cœur bat plus vite. Parce que je sais la vérité, parce qu'il m'a fait confiance. Et je me jure de lui venir en aide par tous les moyens, même si j'ignore encore comment. À la place, je lui pose la question qui me brûle les lèvres :

– Matthew, accepterais-tu de redevenir mon garde du corps ?

– Évidemment. Mais je n'ai jamais cessé de l'être. Du moins, en dehors de cette nuit où...

Il s'interrompt aussitôt.

– Je suis désolé. Nous avons convenu de ne plus en reparler.

– Non, au contraire. Je n'ai pas été tout à fait honnête avec toi à ce sujet. Ce que nous avons vécu ensemble... ça a beaucoup compté pour moi.

Beaucoup trop, en fait.

– Je suis content de l'apprendre, murmure-t-il. Et je suis content de revenir pour veiller sur toi. Tant que je serai là, il ne t'arrivera rien. Je te le promets.

Et lui, je le crois.

2. Une autre vie

– Attends, Matthew !

Tendant la main, je l'attrape par le bras sans cacher ma nervosité. Je suis une vraie pile électrique. Pivotant vers moi, mon garde du corps m'interroge du regard avec étonnement tandis que mes doigts enserrant son poignet. J'ai l'impression de marcher sur des charbons ardents dans le couloir de ce petit immeuble situé en plein cœur de Little Italy, le célèbre quartier new-yorkais.

– Comment me trouves-tu ?

Il éclate de rire pendant que je défroisse ma jupe en dentelle noire, merveille arachnéenne issue de l'imagination d'un grand couturier italien.

– Tu es sublime, comme toujours.

– Mais tu crois que ça ira ? Tu penses qu'elle va me trouver... normale ?

– Tu es vraiment inquiète ? me demande-t-il en s'emparant de mes mains, entremêlant nos doigts devant la dernière porte.

Une bonne odeur de viande hachée, de tomates et d'oignons flotte dans l'air, s'infiltrant dans le corridor pour embaumer les lieux. Pas besoin d'être devin pour savoir qu'un cordon-bleu habite dans cet appartement, situé au dernier étage d'un petit immeuble en briques rouges, typiques de l'architecture locale. Je me mords les lèvres, remontée comme une cocotte-minute. Après tout, je m'apprête à rencontrer la mère de Matthew.

Je suis plus nerveuse qu'à la soirée des Oscars.

– Elle va t'adorer, Elisabeth. Tu es une fille merveilleuse, douce, attentionnée. Bon, c'est vrai que tu as parfois un ego d'une taille impressionnante...

Faussement furieuse, je lui assène une petite tape sur l'épaule avant d'unir mon rire au sien. Puis, retrouvant mon sérieux :

– Tu es certain que je ne vais pas vous déranger ? Vous aviez prévu une soirée en famille et j'ai l'impression de m'imposer.

– Écoute-moi bien ! murmure-t-il en prenant mon visage en coupe entre ses grandes mains. J'ai envie que tu viennes avec moi. J'ai envie que tu rencontres ma famille. Et cela n'a rien d'une corvée et d'une obligation.

Je pousse un soupir de soulagement en me laissant entraîner vers la porte verte – même si mes mains tremblent un peu. Quant à mes genoux, n'en parlons pas ! Je me lance dans les castagnettes ! Matthew n'avait pas prévu de retrouver son poste de garde du corps dans la soirée. Attendu pour dîner, il devait passer un moment chez sa mère... et m'a donc proposé de l'accompagner. Pour veiller sur moi, bien entendu. Mais aussi par envie. Je crois que ses confidences nous ont rapprochés.

Quelque chose a changé entre nous, comme si un mur ou un barrage avait cédé.

Morte de trac, je plaque mon plus beau sourire sur mes lèvres au moment où la porte s'ouvre à la volée... pour laisser apparaître une jeune fille de vingt ans. Les cheveux blond foncé et très courts, elle me fait penser à la ravissante Mia Farrow avec ses grands yeux verts et sa longue bouche fine – si ce n'était les vêtements d'homme, baggy kaki et tee-shirt noir. Euh... elle n'est pas un peu jeune pour être la mère de Matthew ?

– Matt ! s'écrie-t-elle en se pendant à son cou avec une vitalité débordante.

Ils s'étreignent avec effusion pendant que je reste plantée sur le côté, un peu mal à l'aise dans mon ravissant caraco en soie noire. Je me sens ridiculement trop habillée, tout à coup. La jolie jeune fille se tourne alors vers moi.

– Eh ! Tu ne nous as pas dit que tu amenais de la compagnie !

– Erica, je te présente Elisabeth. Elisabeth, voici ma petite sœur Erica.

– Elisabeth ? répète la jeune femme.

Elle s'apprête à me claquer la bise avec familiarité... quand elle se fige, pétrifiée sur place. À présent, ses yeux mangent toute sa figure et elle plaque les deux mains sur sa bouche pour retenir un long cri aigu – *le cri de la groupie*, comme le nomme ma meilleure amie Angela.

– Mais c'est...

Erica semble au bord de la crise d'apoplexie.

– Vous êtes... ! commence-t-elle avant de se cramponner à son frère. Elle est... !

– Oui, c'est elle, coupe court Matthew. Maintenant, si on pouvait rentrer sans prendre racine sur le palier.

J'adresse un gentil sourire à Erica, qui s'efface devant nous comme un robot tout en me dévorant du regard.

– Je vous ai adoré dans *The Last Eden*, me souffle-t-elle à l'oreille d'une voix trop stridente.

– Erica, fiche-lui la paix ! intervient Matthew en la tançant d'une œillade sévère. Elisabeth est notre invitée.

Je la remercie néanmoins d'un clin d'œil complice lorsqu'une femme entre deux âges sort de la cuisine, un tablier blanc noué autour de la taille. La maman de Matthew. Âgée d'une soixantaine d'années – peut-être un peu moins – elle porte une robe noire boutonnée sur le devant d'une grande simplicité. Je note la chaîne d'or autour de son cou, ses cheveux gris soigneusement relevés en chignon. C'est une femme élégante au sourire lumineux, qui prend soin d'elle. Après de tendres embrassades avec son fils, elle se tourne vers moi.

– Soyez la bienvenue chez nous, Elisabeth.

– Merci, madame Turner. Et pardonnez-moi de m'imposer à la dernière minute.

– Quelle idée ! Il y a toujours de la place à notre table pour les amis de Matthew. Et puis, ce n'est

pas si souvent qu'il nous ramène une jeune fille à la maison, ajoute-t-elle avec malice.

Embarrassé, mon garde du corps lève les yeux au ciel.

– Maman, s'il te plaît !

– Quoi, mon garçon ? Tu ne peux pas empêcher ta mère de dire la vérité ! lance-t-elle avec un accent chantant.

Je devine des origines italiennes chez cette femme – et pas seulement à cause de ses grands yeux noirs. Elle a aussi l'exubérance, la générosité des habitants de la péninsule. Et avant de retourner en cuisine, elle me tapote gentiment le bras :

– Au fait, appelez-moi Peggy. J'aurais moins l'impression d'être vieille !

Matthew et moi nous installons dans un minuscule salon décoré avec goût. Un gros canapé en cuir rouille fait face à une table basse en bois et une paire de fauteuil en tissu dépareillé. Je remarque les dizaines de photos éparpillées sur tous les meubles... sans parler des cadres qui grimpent le long des murs. Matthew et sa sœur à tous les âges de leur vie. Matthew à la plage, avec une épuisette. Matthew à la sortie de l'école de police. Je m'empare du cliché, curieuse. C'est fou ce qu'il a l'air sexy en uniforme.

– Ça te va bien, dis-je, rêveuse.

Il se penche à mon oreille, malicieux :

– Tu sais que j'ai encore mon uniforme à la maison... menottes incluses.

Émoustillée, je lui rends son regard de feu au moment où Peggy sort de sa cuisine, une bouteille de chianti à la main, suivie par sa fille qui jongle avec deux plateaux d'antipasti.

– Mais tu ne la reconnais pas ? insiste Erica à son oreille.

– Pourquoi ? Je devrais ?

– C'est une star de cinéma, maman ! Une star énorme, archi-connue !

– Oh, moi, tu sais... je n'allume jamais la télévision...

Je me retiens d'embrasser Peggy sur les deux joues. Dans cette ambiance familiale et cet appartement sans chichi où flotte la délicieuse odeur de la sauce bolognaise, je me sens presque comme une fille normale. Pas une célébrité ni une vedette dont les frasques alimentent les manchettes, non ! Ici, je suis Elisabeth, l'amie de Matthew. Point final. De son côté, Erica semble oublier très vite ma notoriété. Et je découvre une jeune fille fraîche et spontanée, pleine de vie et de peps... qui s'apprête à entrer dans la police !

– C'est une histoire de famille, m'explique-t-elle en gobant une bille de mozzarella qu'elle envoie dans sa bouche d'un jet.

Assis à côté de moi sur le canapé, Matthew s'empare une photo en noir et blanc exposée près de lui. Deux hommes sourient à l'objectif, vêtus de l'uniforme bleu marine des agents new-yorkais.

Peggy en profite pour se rapprocher et se pencher entre nous, debout derrière le sofa.

- Mon grand-père et mon père, me raconte Matthew. Tous deux faisaient partie des forces de l'ordre et avaient juré de vouer leur vie à la justice et au service de la ville.
- Tous les hommes de la famille sont morts en héros, précise Erica.
- Rick, mon grand-père, est mort en sauvant un gosse de la noyade dans l'Hudson. Quant à mon père, il a été abattu lors d'une fusillade dans l'exercice de ses fonctions. J'avais quinze ans et demi.

La voix de Matthew s'éteint mais il continue à contempler les deux générations de Turner, qui rient sur le papier glacé. Comme je pose une main douce sur sa cuisse, il relève tout de suite la tête et croise mon regard. Derrière nous, Peggy ne perd pas une miette de notre échange. Qu'en pense-t-elle ? Je l'ignore. Mais durant tout le repas, servi à table, son regard se pose sur moi avec tendresse. La soirée passe en un éclair, au milieu des rires, des spaghettis *al dente* et des plaisanteries vaseuses d'Erica...

Jamais je n'ai connu cela. Pour la première fois, je goûte à une atmosphère chaleureuse, propre aux foyers unis. J'en ai la tête qui tourne. D'autant que Matthew pose à plusieurs reprises sa main sur la mienne sur la nappe, au vu et au su de tous. Il remplit aussi mon verre et me ressert lui-même des pâtes – et tant pis pour le régime préconisé par mon coach ! Soudain, je vis. Une autre vie. Une vie normale. Une vie de rêves.

- Dites-moi, Elisabeth... vous voulez des enfants ? m'interroge Peggy, l'air innocent.
- Maman ! s'écrit Matthew, les sourcils froncés. Pourquoi te sens-tu toujours obligée de poser ce genre de questions ?

J'éclate de rire :

- Ce n'est rien, ça ne me gêne pas. Vous savez, je n'ai que vingt-deux ans...
- Elle est très jeune. Et elle a une carrière très prenante.
- Mais tu vas la laisser parler, oui ! s'écrit sa mère, en plantant les poings sur ses hanches de façon comique.

Cette fois, c'est toute la tablée qui rit avec moi. Et un peu embarrassée d'être sous le feu des projecteurs, je réponds en regardant Madame Turner dans les yeux, sans faux-semblant, comme je n'ai jamais répondu à aucun journaliste, ni même à ma propre famille :

- Je voudrais des enfants, bien sûr. Mais avant tout, je voudrais me marier avec un homme bien, un homme sur lequel je pourrais compter, qui ne se déroberait pas face aux épreuves et aux tracasseries quotidiennes...

À mon corps défendant, mes yeux glissent vers Matthew. Et c'est lui que je contemple en prononçant les derniers mots :

- Je cherche un homme qui ne me décevrait pas, honnête et intègre, loyal et courageux – un homme digne d'être appelé un mari et un père.

Un long silence suit cette déclaration – à moins que j'entende plus les voix des autres ? Les yeux

dans les yeux, Matthew et moi nous contemplons avec une telle intensité que l'atmosphère change autour de nous. Jusqu'à ce que Peggy se racle la gorge, les yeux brillants.

– Et si je vous servais mes fameux cantuccini aux amandes ? propose-t-elle.

Nous reprenons vie, un peu perdus, un peu gênés. Mais sous la table, la main de Matthew se pose sur ma cuisse. Une main chaude, enveloppante, passionnée. C'est comme ça que j'ai toujours rêvé d'être touchée. Et aimée.

À l'issue de la soirée, Peggy me serre contre son cœur sur le palier. J'en suis toute chamboulée. L'espace d'un instant, j'ai l'impression de faire partie de cette famille si sympathique. Erica aussi m'embrasse sans façon – visiblement, j'ai réussi à lui faire oublier l'actrice vue tant de fois sur grand écran. Ce qui me fait plaisir. Touchée par leur accueil, je promets de leur donner des nouvelles avant que Matthew ne m'entraîne par la main dans les escaliers.

– J'espère que tu n'as pas trouvé ma famille trop envahissante, sourit-il en me conduisant à travers les étages du petit immeuble.

– Ta sœur est adorable. Et j'ai trouvé ta mère charmante.

– Tu as conquis leurs cœurs, toi aussi.

– Tu crois ? fais-je pleine d'espoir.

Matthew s'arrête au milieu du vestibule, près du panneau des boîtes à lettres. Sa paume se colle à la mienne, comme s'il refusait de me lâcher. Et son regard sur moi me donne des frissons.

– Comment pourrais-tu ne pas leur plaire, Elisabeth ?

– C'est que... je n'ai pas l'habitude d'être avec des gens normaux. Parfois, je me sens inadaptée à la réalité.

– Tu as tort. Tu es remarquablement équilibrée – et c'est un sacré tour de force vu le milieu dans lequel tu évolues.

Nous franchissons ensemble la porte en verre de la résidence. Dans la rue déserte, une musique s'envole par la fenêtre d'un appartement et des cris de bébé retentissent dans le lointain. Les bruits familiers d'un quartier populaire. J'embrasse le paysage, les façades dressées sur quatre ou cinq étages, la pizzeria à l'angle, la petite épicerie encore ouverte malgré l'heure tardive. Tout un monde « ordinaire » aux yeux de gens mais extraordinaire selon moi.

– Je suis heureux que tu te sois amusée. Ma mère sait mettre à l'aise tous ses invités. C'est une femme... exceptionnelle, me confie-t-il avec tendresse. Elle vit seule depuis la mort de mon père mais elle a ouvert une petite pâtisserie, à quelques rues. Ses journées sont très occupées.

– Je l'aime beaucoup.

Puis, à voix basse :

– Merci de m'avoir emmenée chez toi.

Nos regards se croisent sous le ciel étoilé de Little Italy. Et c'est le moment – ce moment magique où le temps s'arrête pour les amants. Tandis que les notes de la guitare nous parviennent, mélancoliques, nous nous tournons l'un vers l'autre. Prise en son pouvoir d'attraction, je ne peux me soustraire à son emprise, à ses yeux kaki. Mon cœur accélère, mon sang court plus vite dans mes veines au moment où il glisse ses bras autour de ma taille. Appliquant mes paumes ouvertes sur son torse, je le contemple sous mes paupières mi-closes.

Alors, il se penche vers moi.

Alors, nos lèvres se trouvent.

Et la terre tremble sous mes pieds.

Liés par notre baiser, nous ne formons plus qu'une unique silhouette dans les ténèbres. Renversant la tête en arrière, je m'abandonne à sa bouche possessive. Nos langues se caressent, se tournent autour alors que les doigts de Matthew se plantent dans ma peau. Il me serre fort, très fort – mais ce n'est jamais assez. Mordillant sa lèvre inférieure, je la suçote avant qu'il ne reprenne ma bouche avec voracité. Nous sommes collés l'un à l'autre, soudés par le désir.

Quand soudain... une lumière. Aveuglante. Rapide. Puis une autre. Et encore une autre. Plissant les yeux, Matthew recule légèrement alors que mon cœur manque un battement. Lui ne semble pas comprendre – au contraire de moi, qui sais déjà. Bientôt, les lueurs crépitent autour de nous.

– Qui est là ?

Des flashes. Les flashes des photographes.

– Eh merde ! fais-je tout bas.

À l'angle de la rue, trois paparazzis viennent d'immortaliser notre baiser – et notre stupéfaction. Sans doute nous suivaient-ils depuis le début de la soirée. Ce n'est pas bien difficile ! Il y a sans cesse des journalistes embusqués devant mon domicile qui s'amuse à me prendre en filature durant des heures. Sauf que je ne les avais pas vus, cette fois. J'ai baissé ma garde. J'ai oublié que je n'étais pas comme tout le monde – que j'étais un animal traqué par des chasseurs armés de téléobjectifs.

Bienvenue au zoo.

– Vous, là ! crie Matthew.

Pointant l'index dans leur direction, il transperce l'un des photographes d'un regard noir. Et aussitôt, la petite équipe recule avant de prendre la fuite avec ses photos volées.

– Arrêtez !

Mon garde du corps s'apprête à se lancer à leur poursuite quand je l'attrape par le bras, le retenant dans son élan.

– Non, n’y va pas.

Il me contemple avec incompréhension. Dans une ruelle adjacente gronde déjà le ronronnement sourd d’un moteur. Une seconde plus tard, une grosse voiture noire déboule dans un crissement. Je la regarde s’éloigner, impuissante :

– C’est trop tard.

Prêt à faire la couverture des journaux, Monsieur Turner ?

3. La nuit rouge

Sans engagement professionnel durant six semaines, je suis libre comme l'air – si l'on excepte les interviews, les sorties officielles, les remises de prix, les shootings. Traduction : je ne suis pas libre du tout. Mais je savoure cette liberté conditionnelle pour passer un peu de temps avec ma meilleure amie. Suivie de près par Matthew, je pénètre dans le salon de thé cosy où nous nous sommes donné rendez-vous hier. En face de Central Park, l'établissement s'ouvre sur une vaste esplanade où s'ébattaient des ados en skate au milieu des stands de hot-dogs.

– Liz... et ses chevaliers servants ! se moque Angela.

– Quelle langue de vipère ! fais-je en la serrant dans mes bras au-dessus de la table où elle s'est installée.

Des chevaliers servants ? Pas vraiment ! Plutôt une vingtaine de paparazzis accrochés à mes basques depuis mon lever. Ils me suivent comme des limiers à travers la ville, se ruant vers leur véhicule dès que je monte à bord de ma Porsche rouge. La prochaine fois, je m'achèterai une voiture plus discrète... Qui sait ? J'arriverais peut-être à les semer ! Les flashes explosent à travers les vitres du salon de thé, illuminant notre table. Bizarrement, les photos de Matthew et moi ne sont pas encore parues – ni sur Internet, ni dans la presse. Ce qui me met la pression. Sans parler de Matthew, perdu et sidérée par cet univers. Au même moment, un couple de clients en profite pour dégainer leurs portables et me filmer.

En toute « discrétitude ».

– Je vais m'installer là-bas, me précise Matthew à l'oreille.

Un frisson me parcourt au moment où sa voix grave me chatouille le tympan. Si seulement il se mettait à mordiller mon lobe et... STOP ! La machine à fantasmes est déjà en surchauffe ! Je regarde mon garde du corps s'installer à une table voisine. Il ne veut guère s'immiscer dans notre conversation entre « filles » mais ne peut me quitter d'une semelle, surtout après l'accident de voiture. À présent, mon maniaque semble décidé à s'en prendre directement à moi. À moins qu'il ne s'agisse d'une coïncidence ?

– Qu'est-ce qu'il est prévenant ! glousse Angela.

– Il est...

souponner

– Il est Matthew Turner, finis-je par dire comme si cela expliquait tout.

À bonne distance, ses yeux verts me transpercent soudain, intenses et brûlants. Il semble en permanence si habité, si différents des gens que je côtoie. Ma meilleure amie reste silencieuse mais suit mon regard avec un sourire.

- Il t’a jeté un sort ou quoi ?
- Quoi ? Qu’est-ce que tu racontes ?

Dire que j’ai un jour gagné un Golden Globe ! Aujourd’hui, je feins si mal l’indignation qu’Angela éclate de rire en tapotant mon avant-bras pendant qu’une serveuse s’approche avec un plateau à roulettes chargé de pâtisseries. Sur la table repose déjà deux tasses de thé vert fumant. Et ce n’est qu’après avoir choisi un gros macaron à la rose – et un fondant au chocolat pour Angela – que nous reprenons notre conversation. Toujours sous les objectifs des photographes, stationnés devant la vitrine.

- Il se passe quelque chose entre vous ? m’interroge Angela en prenant une bouchée de son gâteau.
- Je... oui. Nous sommes devenus amants.
- Hein ?

Elle manque de s’étouffer. Puis, les yeux brillants d’excitation, elle repose sa fourchette à dessert. Et pour qu’Angela arrête de manger un gâteau, il faut vraiment que ce soit important. Pardon, vital.

- Toi et ton garde du corps...
- Arrête ! À t’entendre, j’ai l’impression d’être comme ces princesses qui s’enfuient avec leur *bodyguard*.
- Parce que tu comptes t’enfuir ?
- Non. Enfin, s’il me le proposait... je ne suis pas sûre que je résisterai.

Nous pouffons comme des collégiennes, cachées derrière nos mains pour ne pas attirer l’attention. En plus, Matthew se tient seulement à quelques mètres. Pas vraiment la configuration idéale pour parler de lui ! Je vois d’ailleurs un sourire apparaître sur ses traits virils, vite réprimé. À mon avis, il sait parfaitement de qui nous parlons. La honte.

- Tu es amoureuse de lui ?
- Je ne sais pas.
- Tu as des étoiles dans les yeux dès que tu parles de lui.
- Des étoiles dans les yeux ? Angela, tu dois à tout prix arrêter de lire des romances !

Nous rions de plus belle, moi surtout pour cacher ma gêne. Je sais qu’elle a raison. Toute ma physionomie change dès que j’évoque cet homme, dès que je le regarde ou que je suis en sa présence. L’évidence me frappe alors de plein fouet, imparable. Impossible de nier les sentiments que j’éprouve pour lui, au-delà de la seule attirance physique. En dehors de ma meilleure amie, il est le seul en qui j’ai totalement confiance. Et le seul à qui je confierai ma vie.

- Je l’aime.

Angela pose une main par-dessus la mienne.

- Je l’aime tellement que j’ai peur.
- Parce que vous êtes engagés dans une relation professionnelle ?
- Parce que j’ai peur que nous n’ayons aucun avenir.

- Tu ne devrais pas penser à ça et profiter de l’instant présent. Je ne t’ai pas vu amoureuse depuis... jamais, en fait. Alors savoure cette chance au lieu d’anticiper le pire.
- Oui, tu as raison.

Mais pourquoi ai-je la terrible impression, gravée en moins au fer rouge, que notre histoire est impossible ?

Une heure plus tard, Angela et moi quittons le salon de thé pour ne nous rendre dans les salons d’essayage de la maison de couture *Van der Veen*. Égérie de leur dernière collection de sacs, je porte exclusivement leurs modèles sur tapis rouge durant cette saison. Et ce soir sort un film que j’ai tourné l’année dernière... dont la première se déroule à New York. Après quinze ans passés devant les caméras, je suis un peu lasse de voyager. Si je m’écoutais, je finirais comme une vieille grand-mère collée à son canapé.

Autour de nous, c’est l’effervescence. Toute ma « team » s’active : ma maquilleuse et ses fards, ma coiffeuse et son fer à lisser... mais aussi ma styliste, mon publiciste, et même ma mère et ma sœur, désireuses de m’accompagner à la soirée. Trop excitée par l’événement, Jennifer en oublie même de battre froid à Matthew. Quant à Madison, elle reste dans son coin à tapoter sur l’écran de son portable en m’ignorant. Seul mon agent paraît vraiment contrarié par le retour de mon *bodyguard*. Les lèvres pincées, il ne se mêle pas aux conciliabules concernant ma robe.

- De quoi parle ce film ? me demande soudain mon garde du corps.
- *You & I* ? fais-je, le sourcil ironique.
- Ça sent la comédie romantique, non ?
- Oui. Et ça ne sent pas bon, crois-moi.

Il sourit pendant que je reste plantée au milieu de la salle en combinaison de soie. J’attends d’enfiler la somptueuse toilette créée à mon intention – une merveille en tulle noire qui m’évoque un cygne noir.

- J’étais ivre au moment où j’ai signé.

Ses éclats de rire me font un bien fou, résonnant jusqu’au plafond d’un blanc immaculé, entre les dizaines de miroirs accrochés aux murs qui me renvoient mon image en cinquante exemplaires. C’est pire que la galerie des glaces. Et mieux vaut ne pas avoir un petit bouton sur le menton ! Sans cela, triple ration de varicelles. Amusé, Matthew reste sur le côté, les bras croisés sur la poitrine. Je connais maintenant sa technique : il choisit une position en recul pour observer tout le monde – et agir au besoin.

Pendant ce temps, Jennifer se lance dans un esclandre :

- J’avais demandé du bleu lavande !
- Bien sûr, madame. Et il s’agit de la nuance exacte que vous avez demandée, répond la couturière, aimable.

- Ça ? Vous plaisantez ? C’est du parme et je déteste cette couleur !
- Nous avons travaillé sur l’échantillon sélectionné par vos soins, madame Collins.
- Vous m’accusez de mentir ?

Je lève les yeux au ciel tandis que ma mère maltraite les malheureuses employées en train de se rassembler autour d’elle afin de calmer la tempête – que dis-je ? le cyclone ! – sur le point de se déchaîner. Je suis certaine que Jennifer joue la comédie dans le seul but d’attirer l’attention. Elle adore quand une petite foule s’assemble autour d’elle, prête à exaucer ses moindres caprices. N’est-ce pas sa vengeance après nos années de vaches maigres, coincée dans un studio minable avec des toilettes sur le palier ?

– Bleu lavande et parme, c’est la même chose ! fais-je avec le sourire. Tu seras superbe de toute manière.

À ces mots, le visage de ma mère s’illumine. Puis elle se précipite vers moi pour se suspendre à mon cou, enfantine, presque touchante :

– Oh, merci, ma chérie ! Tu as toujours été ma petite fille adorée !

Madison relève la tête, une moue dégoûtée sur les traits, avant de replonger la tête dans son écran. Misère ! Un nouveau drame familial couve, une énième dispute taille XXL. Je pousse un soupir d’affliction avant de m’éloigner... pendant que ma mère chante les louages des adorables petites mains de la maison de couture. À présent, elle n’a plus que des paroles sucrées à la bouche.

De mon côté, je m’approche de ma robe. Elle m’attend dans une housse, suspendue à une tringle en métal, dans un coin de la pièce. Ma styliste est en train de choisir le bracelet idéal pour l’accompagner – deux représentants de Cartier ont accepté de se déplacer avec leurs mallettes blindées pour nous proposer un large choix de bijoux. Je regrette simplement qu’on ne me demande pas mon avis. Parfois, j’ai l’impression d’être une poupée grandeur nature.

Dans mon dos, je sens le regard de Matthew sur moi. C’est comme une brûlure, là, entre mes épaules. Je sais qu’il lit en moi, qu’il devine mes pensées. Nous sommes liés par un fil invisible, ténu – et indestructible. Quoi qu’il arrive à l’avenir, que nous vivions ensemble jusqu’à la fin des temps ou qu’il disparaisse dans la nature au terme de son contrat – rien ne pourra jamais briser cette connexion. Rien ni personne. Curieuse, j’ouvre le zip de la housse bleu marine. J’ai envie d’admirer ma merveilleuse robe avant de l’enfiler. Quand soudain...

– Oh !

Mes... mes mains ! Elles sont couvertes de sang !

D’abord, je ne comprends pas. Je contemple mes doigts souillés avec des yeux ronds. Me suis-je blessée avec la fermeture ? Non, c’est impossible. Alors, je redresse la tête... et je découvre mon fourreau de cygne noir maculé d’écarlate. C’est comme si on avait trempé la robe dans un bain de sang. Elle en dégouline, au point qu’une grosse flaque rouge souille le verso de la housse. Mon cœur se met à battre à toute allure tandis que je l’extrais de son cocon, en la saisissant par le cintre. Le tulle est rouge, lui aussi. Rouge sang. Rouge fureur. Rouge folie.

– Oh mon Dieu !

Je murmure, horrifiée. Et déjà, Matthew se redresse, se précipite vers moi. Au même moment, Jennifer tourne la tête dans ma direction et pousse un cri d'épouvante – un cri suraigu, exactement comme dans les films d'horreur. J'ai cette pensée idiote malgré la panique.

– N'y touche pas !

La voix de Matthew, loin, très loin de moi. Les distances s'évanouissent, mes sens se troublent alors que je lâche la robe qui va s'écraser sur la moquette dans un ruissellement carmin. Je plaque les deux mains sur ma bouche. Jennifer, elle, continue à hurler, à l'instar de Madison. Terrifiée, ma sœur se précipite dans les bras de notre mère tandis qu'Angela entoure mes épaules d'un bras protecteur. Elle cherche à m'attirer en arrière mais je reste plantée comme un piquet pendant que Matthew ramasse « la chose » sous les yeux écarquillés des couturières.

– Ce n'est pas possible !

– Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

Un timbre grave domine tous les autres :

– Appelez la police, s'il vous plaît ! lance Matthew à l'une des petites mains.

Celle-ci s'exécute pendant que mon garde du corps se tourne vers moi. Nos regards se croisent. Et je lis la réponse à toutes mes questions, à toutes mes peurs, dans ses yeux : mon harceleur a encore frappé. Reste à savoir quand ce malade versera mon sang.

En début de soirée, je sors de la limousine noire face à la meute de photographes, d'admirateurs et de curieux rassemblés derrière les barrières. Une armée de vigiles se déploie en un long cordon de sécurité au moment où je pose un pied après l'autre, dans un impeccable jeu de jambes. Eh ! Ça demande un sacré entraînement de ne pas me montrer sa culotte ! D'autant que je me suis rabattue sur une courte robe noire, accompagnée par une ravissante veste à paillettes dorées. Je brille comme une boule à facettes, période John Travolta et disco.

– Liz ! Liz ! Par ici !

– Liz, je t'aime !

– Souriez, Liz ! C'est pour *US Weekly* !

Des centaines de personnes hurlent mon nom. Suivie par l'ombre protectrice de Matthew, je foule le tapis rouge. Il ne me quitte pas d'un centimètre. Il marche à mes côtés, guère impressionné par le tohu-bohu déclenché par mon apparition. De son regard de lynx, il survole la foule venue assister à la première de *You & I...* avant de revenir à moi, toujours à moi. Couvée par ses yeux vert kaki, je m'efforce de sourire, d'agiter la main, de répondre aux sollicitations des journalistes. Je m'approche d'un micro tendu pour évoquer le film – forcément génial –, le tournage – assurément fantastique – et

mes partenaires – obligatoirement merveilleux.

Non, non, je n'ai pas du tout l'impression de réciter un texte.

En réalité, j'ai surtout peur. Dire qu'à l'origine, je prenais cette histoire à la légère ! Un bref instant, l'étrange dépouille de tissu, couverte de sang, danse devant mes yeux. Je rejoins néanmoins mes admirateurs, surexcités. Je n'ai qu'une envie : rentrer chez moi pour me terrer au fond de mon lit. Mais je refuse d'accorder ce plaisir au maniaque lancé à mes trousses. Tout le monde m'a proposé d'annuler ma venue : ma mère, affolée, ma sœur, sonnée, mon agent, inquiet pour mon état mental. Tout le monde... sauf Matthew. Parce qu'il savait déjà que je ne flancherai pas.

- Tu n'es pas obligée, me souffle-t-il à l'oreille au moment où je rejoins mes fans.
- Je sais... mais j'en ai envie.

Je souhaite surtout me prouver à moi-même que j'en suis capable, que je ne vais pas vaciller en dépit des menaces. Je dois rester forte. Et Matthew se presse contre moi, sans me toucher. Je baigne dans la chaleur rassurante de son corps, de son parfum – *Allure* de Chanel. J'ai vu la bouteille sur l'étagère de la salle de bains. Sa main effleure ma taille au moment où je me saisis d'un stylo pour signer un poster. Il est là. Il assure mes arrières. Ma tension décroît un peu. Tant qu'il est avec moi, rien de mal ne peut m'arriver.

Durant un quart d'heure, je squatte le tapis rouge, me prêtant au jeu des interviews et des selfies. La presse me prête beaucoup de défauts, me dépeignant comme une croqueuse d'hommes doublée d'une écervelée. Mais nul ne m'a jamais reproché ma froideur : le public me perçoit comme une fille accessible... et c'est exactement ce que je suis. Une fille comme les autres, en plus chanceuse. Je me tourne vers Matthew, la main tendue pour m'aider à entrer dans le cinéma.

En beaucoup plus chanceuse.

- Je crois qu'il est temps d'y aller.
- Avoue que tu es soulagé ! je souris en le suivant dans le vaste hall du multiplex où mon film va être projeté.

Il englobe une dernière fois la masse grouillante, bruyante. Et il finit par secouer si vigoureusement la tête que j'éclate de rire. Il m'imaginait déjà abattue par balles ou quelque chose comme ça. Nous traversons le vestibule pour rejoindre les producteurs et les autres acteurs... quand un homme se précipite vers moi. Grand, dégingandé, le cheveu noir et gras plaqué sur son crâne, il brandit une carte de presse sous mon nez. Je remarque la chemise à moitié sortie de son pantalon. Matthew aussi, l'air suspicieux.

- Liz ! Il faut que vous m'accordiez un entretien...
- C'est-à-dire que je suis pressée...
- Je vous en supplie !

Il y a de tels accents de désespoir dans sa voix que je recule. Il me montre à nouveau sa précieuse carte comme s'il s'agissait d'un sésame magique.

- Je suis journaliste, vous voyez. J’ai le droit de vous interviewer.
- Monsieur, s’il vous plaît... gronde Matthew.

Sa voix est si basse, si rude, que je la reconnais à peine. Quant à ses yeux verts, ils se parent d’ombres noires que je ne lui connaissais pas. On dirait un autre homme – un fauve prêt à bondir.

- Non ! s’exclame l’inconnu. Ça ne prendra pas longtemps, je vous le promets. Mais il faut que je vous parle. Vous comprenez ? Il le faut !
- Vous pouvez vous adresser à mon agent si...

Je n’ai pas le temps de finir ma phrase.

- NON ! hurle-t-il. C’est à vous que je veux parler ! À vous seule !

Toutes les têtes se tournent dans notre direction ; les conversations s’interrompent. Matthew place un bras devant moi... mais les traits du mystérieux reporter se transforment, défigurés par la colère, la rage, le chagrin. Et il tend les mains dans ma direction avec une avidité terrifiante.

- Je veux te parler, Liz ! À toi ! À toi et à toi seule !

Bondissant avant, il m’attrape par la taille, ses doigts squelettiques emprisonnant mes hanches... une fraction de seconde. À peine ai-je senti son contact qu’une force phénoménale le repousse, l’arrache à moi. L’homme est aspiré en arrière comme un fétu de paille. Et moi, je m’écarte sur le côté tandis que Matthew immobilise ses bras avec une clé dans le dos. J’en ai un hoquet de surprise. À toute allure, mon garde du corps plaque l’importun contre le mur, écrasant son visage et son torse contre la paroi sans lui laisser une chance de fuir – ou même de respirer.

- Ne touchez pas un seul de ses cheveux ! siffle-t-il d’une voix glaçante.

Ce n’est plus le *bodyguard* qui parle. J’en ai la certitude. C’est Matthew Turner. C’est l’homme qui m’a aimée, caressée, chérie dans ma chambre. Et c’est l’homme que j’aime, tout simplement. Mon cœur bat la chamade. Je contemple toute la scène à distance, sous le choc. Je peine à reprendre mes esprits tandis que le fou essaie vainement de se débattre. Il gesticule comme un ver sous le poids de mon ange gardien. Il se met à sangloter, un filet de bave au coin des lèvres.

Et si c’était lui, mon désaxé ?

4. Un coup dans l'eau

Des bribes de conversation me parviennent du fond du couloir, mêlées à la petite musique des doigts qui frappent un clavier et à l'odeur d'une machine à café en train de cracher son jus de chaussettes. Un peu impressionnée, je contemple les murs gris, bardés d'affiches contre les violences conjugales ou le harcèlement scolaire. Assise sur une chaise dans un petit bureau à l'écart, j'attends le retour de Matthew. Il est en train de s'entretenir avec d'autres policiers. Des connaissances, sans doute. En attendant, je patiente dans ma veste à paillettes qui détonne au milieu des uniformes bleu marine ou des tailleurs-pantalons.

Je me sens un peu déguisée...

Surtout, je serre le blouson en cuir vieilli de mon garde du corps, déposé par ses soins sur mes épaules avant qu'il ne quitte la pièce. Je tremble. Sans m'en rendre compte. Sans m'arrêter. Choquée par mon agression, j'ai refusé d'assister à la projection de mon film pour me rendre au commissariat. Autant dire que Karl était vert. Puis rouge. Oui, Karl change beaucoup de couleurs. Le pauvre homme, je lui donnerai une crise cardiaque, un jour. J'imagine déjà son rapport d'autopsie.

Cause de la mort : Liz Hamilton.

Je pousse un soupir en songeant à la première. En ce moment, les journalistes et invités triés sur le volet doivent découvrir ma comédie romantique. Et je me retrouve dans un commissariat, à espérer des nouvelles du maniaque qui a tenté de m'agresser. Enfin, je crois. J'ignore ce qu'il voulait exactement avec sa pseudo-interview. Je me mets à triturer mon portable, comme toujours lorsque je suis nerveuse. J'en profite pour envoyer un SMS à Angela afin de la rassurer. Quand soudain, Matthew rentre dans le bureau, encadré par deux inspecteurs.

– Bonsoir, mademoiselle Hamilton.

Le premier est un grand brun aux yeux noirs, posé et sûr de lui. Ses gestes sont calmes, rassurants – exactement le genre d'homme qu'on a envie de voir débarquer à son domicile lorsqu'on a un tueur fou aux trousses. Le second, plus jeune et châtain, me regarde avec des yeux de carpe. S'il ne portait pas un insigne, je le confondrais avec un fan. Il tient à la main un carnet de notes comme s'il mourrait d'envie de me demander un autographe. Je jette un regard à Matthew... qui me décoche un clin d'œil.

Comment fait-il pour toujours savoir exactement ce dont j'ai besoin ?

– Nous avons des nouvelles, m'annonce-t-il.

Passant derrière ma chaise, il pose ses grandes mains sur mes épaules alors que le brun – l'inspecteur Atkins, *dixit* sa plaque – me jauge du regard. Il semble vérifier que je peux encaisser le choc. Au-dessus de moi, Matthew hoche la tête. Je suis plus solide qu'on ne le croit. Je n'ai rien d'une petite chose fragile, contrairement aux croyances de mes proches. Et les doigts de mon *bodyguard* se

referment plus sûrement sur ma peau, à travers le cuir de sa veste. Jamais je ne me suis sentie aussi en sécurité malgré la menace.

Parce qu'il est là. Avec moi.

– L'homme que nous avons arrêté s'appelle Andrew McDonald. Il a quarante-quatre ans et il vit seule dans l'appartement qu'il occupait avec sa mère avant le décès de cette dernière, survenu voici trois ans.

Je hoche la tête. Ça pose le personnage déjà.

En gros, j'ai été agressée par Norman Bates.

– Je vous en supplie, dites-moi qu'il ne l'a pas empaillée...

Les flics échangent un bref regard... avant d'éclater de rire. Visiblement, ils ne s'attendaient pas à ce que je garde mon sens de l'humour.

– Non, rassurez-vous, s'amuse Atkins. Elle a été enterrée et son fils n'a jamais profané sa tombe. Par contre... il a développé une obsession autour de vous suite à sa disparition. Depuis trois ans, il collectionne tout ce qui vous concerne : coupures de presse du monde entier, photos, dédicaces, DVD...

Je hoche la tête.

– Nous sommes passés chez lui, précise le blond. Ça faisait froid dans le dos.

Atkins l'interrompt d'un coup de coude sec tandis que Matthew exhale un souffle agacé dans mon dos. Mon petit doigt me dit que mon admirateur est un jeune stagiaire...

– Il avait simplement tapissé ses murs de portraits de vous, mademoiselle Hamilton. Toutes les pièces.

Je frissonne. Et c'est vers Matthew que je me tourne pour poser la question qui me brûle les lèvres, à la fois pleine d'espoir et anxieuse :

– Est-ce que tu penses que c'est lui ?

Il plonge dans mes yeux avant de me répondre – et je sais tout de suite ce qu'il va dire à son regard très doux, empli d'empathie. On dirait qu'il cherche à amoindrir ma déception par son sourire encourageant :

– Non, Elisabeth. Andrew McDonald n'est pas ton harceleur. Il s'agit simplement d'un fan désaxé.

– Mais vous en êtes sûr ? Sûr, sûr ?

– Absolument, mademoiselle Hamilton, intervient Atkins. Notre gars a vite craqué en salle d'interrogatoire et il est passé aux aveux. Il vous a bien envoyé des lettres mais il s'agissait de missives enflammées. Nous en avons retrouvé les brouillons à son domicile, lors de la perquisition.

Tout mon corps s'affaisse, comme si je me tassais sous le poids de la révélation. Ce n'est pas encore ce soir que mon cauchemar s'arrêtera. Car mon maniaque se montre de plus en plus offensif, multipliant les agressions depuis l'oiseau cloué à ma porte ou la voiture lancée sur moi à pleine vitesse. Quelle sera la prochaine étape ? Matthew se penche à mon oreille, protecteur.

– Je ne le laisserai jamais t'approcher.

À croire qu'il lit dans mes pensées.

– En attendant, je te conseille vivement de demander au juge une ordonnance restrictive pour Andrew McDonald.

– Turner a raison, confirme Atkins. Elle vous sera accordée sans problème et ce type ne pourra plus vous approcher à moins de cinq cents mètres. Et croyez-moi, après notre petite conversation, il a perdu l'envie de vous suivre partout.

J'acquiesce faiblement. C'est sans doute mieux que rien. Mais j'ai surtout l'impression que nous avons donné un coup dans l'eau. Quand verrais-je la fin du cauchemar ?

Dix minutes et une série d'autographes plus tard (les policiers sont des spectateurs comme les autres), je quitte le commissariat au bras de Matthew. Quand une grande brune se met en travers de notre route. Une superbe brune, devrais-je dire ! Avec ses yeux gris et sa taille mannequin sous un strict tailleur-pantalon noir, elle ressemble plus à une héroïne de série télé qu'à une véritable enquêtrice. Un immense sourire à la Julia Roberts sur ses traits, elle fond sur mon garde du corps avec un cri de ravissement. On dirait un couinement de souris.

Non, je ne suis pas mesquine. Pas du tout.

– Matt ! s'exclame-t-elle en le serrant dans ses bras.

– Nathalie !

Il lui rend son étreinte avec effusion. Je peux aussi les laisser seuls, s'ils préfèrent. Ou leur réserver une chambre d'hôtel.

Jalouse, moi ? Jamais de la vie !

– Je ne savais pas que tu étais de garde ce soir, poursuit Matthew.

Je bouillonne comme une cocotte-minute tandis que ladite Nathalie se détache enfin de MON garde du corps. Pour la première fois de ma vie, je ressens un curieux pincement au cœur. Mais je peine à identifier ce sentiment qui me transperce, tel un aiguillon.

Non, ce n'est pas de la jalousie. N'insistez pas.

– Nathalie Crawford, se présente-t-elle en me gratifiant d'une franche poignée de main.

– Liz Hamilton.

– Enchantée.

Puis, à Matthew :

– Dis donc, préviens-moi si tu déménages bientôt à Hollywood ! Ça doit drôlement te changer des descentes aux Stups.

Mon *bodyguard* acquiesce, le visage grave.

– Nathalie est ma meilleure amie, m’explique-t-il. Nous nous sommes connus dès ma première année de boulot, même si elle travaillait déjà la criminelle.

– Matthew était le meilleur agent des Stups.

Cette fois, je souris vraiment :

– Ça ne m’étonne pas.

– Le meilleur, je ne sais pas. Miles aussi était excellent. Enfin si l’on excepte...

Il se tait brutalement et une minute s’écoule dans un silence pesant, lourd de souvenirs et d’images violentes, sanglantes, échappées de la mémoire de Matthew. Je pose une main discrète sur son avant-bras, sans le quitter des yeux. Et mon regard sur lui ne semble pas échapper à Nathalie. Elle nous observe tous les deux, un peu en retrait. Mes doigts pressent la peau de mon garde du corps, y imprimant de petites marques rouges tandis qu’il se réfugie dans mes yeux l’espace d’une seconde.

– C’est du passé, finit-il par conclure.

– Tu as raison, renchérit son amie. Tu dois te concentrer sur l’avenir, maintenant. As-tu la date de ton passage devant la commission d’enquête ?

– Je dois être auditionné dans deux jours.

Devant ma surprise, il ajoute :

– Il s’agit d’un entretien où je vais présenter ma version des faits devant le bureau des affaires internes.

– Tu vas pouvoir prouver ton innocence, alors ! lui dis-je, enthousiaste.

– Ce n’est pas si simple. Il s’agit de ma parole contre celle de mes anciens partenaires – plus expérimentés et plus respectés. Je n’ai toujours aucune preuve en ma faveur.

Il secoue la tête et son masque de self-control se fendille une seconde, laissant filtrer une colère trop longtemps refoulée :

– Si seulement je retrouvais ses maudites bandes-vidéo !

Et si seulement je trouvais un moyen de l’aider, me dis-je en saluant Nathalie avant de sortir du commissariat avec les méninges en surchauffe.

5. Jamais deux sans trois

Après une nuit d'intense cogitation, je trouve enfin la bonne idée pour aider Matthew, toujours à la recherche des bandes-vidéo prises sur les docks la nuit où il a tiré sur son meilleur ami. Avec l'aide de ces enregistrements, il pourrait prouver sa version des faits. Et tout s'arrêterait. Son cauchemar personnel prendrait fin, lui permettant de blanchir sa réputation, de montrer qu'il était bien en légitime défense. En rentrant à la maison hier, j'ai vu combien il était miné par cette histoire : comment un homme aussi intègre pourrait-il supporter d'être soupçonné de corruption ?

Encore vêtue de mon kimono en satin rouge, je ferme à double tour la porte de ma chambre. Je suis en mission top secrète. Je ne voudrais pas donner de faux espoirs à Matthew. Me perchant sur mon lit, je m'installe au milieu des coussins et des draps défaits – pas par la passion, hélas !

Ô rage, Ô désespoir...

En dépit de nos baisers échangés après le dîner chez sa mère, mon garde du corps n'a plus franchi le seuil de mon antre. Peut-être un peu à cause des photos volées – toujours pas parues... histoire de faire grimper ma tension en flèche ? Ce n'est pourtant pas faute de rêver d'une étreinte torride ! Mais la situation reste précaire. Il est mon *bodyguard*, payé pour veiller sur moi. Et moi, je suis une célébrité, exposée aux regards du monde entier, épiée dans ses moindres faits et gestes. Dans ces conditions, comment pourrions-nous parier sur l'avenir ?

Comme dirait Facebook, c'est compliqué.

Je finis par m'emparer de mon téléphone rose en forme de lèvres (personne n'a dit que j'avais bon goût). En même temps, je cherche un numéro de mon répertoire (personne n'a dit que j'étais moderne). Tournant les pages, je retrouve les coordonnées tant espérées. J'étais certaine de les avoir gardées depuis ce jour où j'ai illuminé le sapin de Noël du Rockefeller Center devant toutes les caméras du pays. À ce moment, j'étais plus excitée qu'une gosse... et j'ai rencontré dans la foulée une personne apte à sortir Matthew de ce guêpier – du moins, je l'espère.

Tout en jetant des coups d'œil fébriles en direction de la porte close, je compose le numéro. À cette heure matinale, Matthew est sur l'un des tapis de course de ma salle de sport. Occupé à enquiller les kilomètres, il enchaînera ensuite sur une séance de musculation.

Ne pas penser à ses abdominaux, ne pas penser à ses abdominaux.

Une sonnerie lancinante retentit à mon oreille. D'habitude, le matin je dors encore pendant une ou deux heures (ou trois, j'avoue). Quand je ne tourne pas, j'ai un mal fou à me lever avant dix heures – à moins, bien sûr, qu'une bonne âme n'ait loué une grue pour m'extraire de mon lit. Tournicotant le fil de mon appareil autour de mon index, je patiente quelques secondes... avant qu'une voix masculine ne réponde.

– Monsieur Peterson ? je demande.

Le maire de New York. Sur sa ligne directe.

– Liz Hamilton à l'appareil.

– « La » Liz Hamilton ?

Je souris.

– Dites-moi si vous en connaissez plusieurs – parce qu'il ne peut en rester qu'une, comme les Highlander.

– Cette fois, aucun doute ! rit-il. C'est bien vous. Comment allez-vous, Liz ? Que me vaut le plaisir de votre appel ?

Sa voix se fait charmeuse, comme tous les politiciens – d'autant qu'il a sans doute déjà vérifié la provenance de mon appel grâce à son secrétariat. J'entends des bruits derrière lui.

– En fait, j'aurais un petit service à vous demander.

Je lui expose mon plan : retrouver les bandes de toutes les caméras de surveillance du port de New York dans la nuit du 27 juillet 2015. Bien sûr, impossible de récupérer les vidéos effacées par les deux flics ripoux. Ces images-là sont à jamais perdues. Mais peut-être d'autres enregistrements apporteront-ils des informations importantes ? À commencer par l'identité du témoin qui a assisté à toute la scène et que mon garde du corps cherche désespérément depuis six mois.

– J'ignore combien de temps les films sont conservés par les autorités portuaires, Liz. J'imagine qu'ils en font des copies pour nos archives. Je vais me renseigner. Mais puis-je vous demander à quoi ces bandes vont vous servir ?

À mon tour de parler d'une voix de velours, avec la séduction d'une actrice chevronnée, habituée à conquérir son public, la presse, les critiques...

– Toutes les femmes ont le droit de garder leurs petits secrets, n'est-ce pas ? Et merci mille fois, monsieur Peterson.

– Appelez-moi Hugh, je vous en prie. C'est toujours un plaisir d'aider une femme aussi exceptionnelle.

Eh voilà ! In the pocket.

Deux heures plus tard, je n'ai toujours pas daigné enfiler le moindre vêtement. Faute d'être attendue quelque part, je traîne en kimono dans toute la maison ou m'écrase comme un mollusque sur mon canapé. À peine ai-je eu la force de me servir un jus de pamplemousse... que le téléphone sonne à nouveau. Je me précipite sur le combiné et parle à nouveau au maire.

– Je voulais seulement vous avertir qu'un de mes assistants se rend demain aux archives pour

s'assurer que vos bandes sont disponibles. C'est lui qui vous recontactera.

– Je ne sais pas comment vous remercier, monsieur le maire. Vous m'avez rendu un immense service.

– Ne criez pas victoire trop vite !

Je raccroche le cœur léger, avec la furieuse envie de danser comme une squaw autour d'un pilier, quand une voix aiguë s'élève dans mon dos :

– Je rêve ou tu viens de demander une faveur au maire de New York ?

Roulée en boule sur le sofa, je me tourne vers l'entrée et découvre ma grande sœur plantée sur le seuil, l'air furibond. Vêtue d'une combinaison-pantalon issue de sa dernière collection « capsule », elle semble revenir de boîte de nuit et me foudroie d'un regard noir qui me cloue sur place. Saisissant mon plaid, je m'en couvre les jambes, peut-être pour me cacher. J'aperçois alors la silhouette de Matthew dans le couloir, remonté de la salle de sport. Il est prêt à intervenir, tel mon ange gardien. D'un sourire, je lui fais signe de partir. C'est ma sœur, je peux gérer. Mais pourquoi diable lui ai-je confié les clés de mon domicile ? Comme à ma mère, d'ailleurs.

Je devais être folle.

– Bonjour, Madison ! fais-je en essayant de garder un ton enjoué.

Ce qui requiert tout mon talent d'actrice.

– Quel bon vent t'amène ?

Elle élude ma question d'une main sèche, comme elle chasserait une mouche importune. Et me fixant droit dans les yeux, elle répète :

– Tu as appelé le maire pour lui demander un service ?

– Eh bien, oui.

– Pour qui ? Pour toi ?

– Euh, non...

Je ne donne pas plus de précision, consciente de ne pas avoir à lui rendre de comptes... Surtout, Matthew n'est pas loin et je refuse qu'il découvre mes récentes démarches. Je me mords les lèvres, prise entre deux feux.

– C'est la meilleure ! me balance Madison. Tu es prête à déranger Hugh Peterson en personne... mais quand il s'agit de moi, tu ne lèves pas le petit doigt.

– Pardon ?

– C'est ça, joue les innocentes ! L'autre jour, je t'ai demandé de contacter l'assistant de M. Night Shyamalan au sujet de son prochain film. Je veux absolument passer l'audition le mois prochain et tu n'as toujours pas décroché ton téléphone.

Je blêmis.

– Tu sais bien que j’ai mes raisons.

Je connais personnellement ce réalisateur pour lequel j’ai déjà travaillé et je redoute les caprices de ma sœur. Ne l’ai-je pas déjà pistonné dans deux autres productions hollywoodiennes, jouant de toutes mes relations pour l’imposer au générique ? Quitte à me fâcher avec certaines personnes... car une fois engagée, Madison ne s’est pas comportée comme espéré. Absences à répétition, comportements de diva, trous de mémoire... mon aînée a fini par abandonner les deux projets. Et tant pis pour moi, qui m’étais portée garante en son nom !

J’entends encore la voix furieuse de Richard Curtis au téléphone, me jurant qu’il ne voulait plus jamais entendre parler de moi ou mon envahissante famille. Me raclant la gorge, je lui rappelle prudemment ses deux derniers fiascos. Ce qui a le don de la mettre en rage. Se rapprochant du canapé, elle pointe sur moi un index accusateur.

– Pourquoi te sens-tu toujours obligée de me rabaisser ?

– Ce n’est pas...

– La grande Liz Hamilton, qui se croit tellement mieux que les autres, tellement au-dessus du commun des mortels !

Me singeant, elle agite les mains à ma façon avant de se figer, hors d’elle. Rien ne semble pouvoir l’arrêter. De mon côté, j’attends seulement que l’orage passe. Ce n’est pas la première crise de jalousie que j’essuie. Et d’une certaine manière, je la comprends : vivre dans mon ombre est souvent pesant et sa place au sein de notre famille n’est pas la plus facile.

– Tu es une fille odieuse ! Tu as le cœur sec ! Tu te fiches pas mal de ma carrière ou de mes rêves !

– C’est faux. Quand tu as voulu te lancer dans la chanson, j’ai financé ton single. Quand tu as eu envie de dessiner une collection de mode, je l’ai cosignée avec toi.

– Parlons-en ! Non seulement tu as tiré la couverture à toi... mais en plus, tu n’assures même pas la promotion de la ligne plus d’une soirée ! Résultat, nos ventes sont catastrophiques. Par ta faute.

C’est un peu fort, là.

– Je trouve que tu exagères.

– Moi ? J’exagère ? Alors que tu te plies en quatre pour je ne sais qui sans jamais aider ta propre sœur ?

Son accusation me perce le cœur.

– Tu ne fais aucun effort pour moi !

Elle ne me laisse pas le temps de riposter. Furieuse, elle tourne les talons, traverse le couloir et disparaît à ma vue. Une seconde plus tard, j’entends la porte de l’entrée claquer violemment... et un cadre se décrocher du mur avec fracas. Au son des éclats de verre, je rentre la tête dans les épaules, heureuse d’avoir survécu à l’ouragan. Ce n’est pas Madison qu’on aurait dû l’appeler... mais Katerina.

Sonnée par ma dispute, je reprends mes esprits en buvant quelques gorgées de mon affreux jus de fruits « healthy ». Un grand merci à mon coach sportif qui me confond avec une fanatique du Géant vert. Ne reste que des fruits momifiés – pardon, je crois qu’on dit « fruits secs » – et des jus de légumes destinés à nourrir des extraterrestres en cas d’invasion. Autant dire que je harcèle la pizzeria la plus proche ! Avec une grimace de dégoût, je repose l’affreuse boisson acide comme s’il s’agissait d’une tonne de nitroglycérine.

– Beurk !

Qui peut avaler un truc pareil – en dehors de Gwyneth Paltrow, bien sûr ?

À nouveau, la sonnerie du téléphone retentit. Encore le maire ? Il est en train de devenir complètement accro, ma parole ! Je décroche aussitôt. Sauf qu’il ne s’agit pas de Hugh Peterson ou d’un de ses collaborateurs.

– Je ne te réveille pas, Liz ?

Mon agent.

– J’entends une pointe d’incrédulité dans ta voix, Karl. Je pourrais presque me sentir vexée si je n’étais pas si magnanime.

Il ne rit pas. De toute manière, il ne rit jamais. C’est bien connu, Karl Wallace n’a aucun humour – ou alors, c’est moi ? Non, non, c’est forcément lui, voyons ! De la cuisine me parviennent des bruits familiers – Matthew en train de se bagarrer avec la cafetière. Le pauvre n’a toujours rien compris aux capsules et regrette l’époque bénie des filtres. Mon sourire s’élargit. Et mon cœur bat plus vite. Je ne pourrais plus envisager ma vie sans sa présence protectrice.

Ce qui me donne le vertige.

Et me fiche les jetons.

Mon agent se charge alors de me ramener sur terre. Via un vol express.

– Tu as lu la presse, ce matin ?

J’éclate de rire :

– Jamais à jeun, Karl.

Gros soupir. Et retour à mon immonde jus de pamplemousse.

– Je comprends mieux pourquoi tu as tant insisté pour réembaucher Matthew Turner !

– Je ne vois pas le rapport.

– Eh bien, tu n’as qu’à jeter un coup d’œil à la couverture de *People*, *US Weekly* ou *The Enquirer*.

– Oh.

Ça sent le roussi.

Karl expire longuement, comme s’il participait à un cours de yoga prénatal. De mon côté, je me précipite sur mon ordinateur portable, posé sur la table basse. Une recherche Google plus tard, j’affiche une mine déconfite. Je m’étale en couverture de tous les magazines à scandales. Et en excellente compagnie ! Car il s’agit des photos volées de moi et Matthew en train de nous embrasser dans une rue de Little Italy. Je me mordille les lèvres en parcourant les titres : « Elle aime son garde du corps ! » « La star et le *bodyguard* » et autres pépites.

– Tu aurais au moins pu être discrète ! lâche Karl, acide.

La colère perce dans sa voix.

– Une aventure avec ton garde du corps ! Sérieusement, Liz !

Ah si, en fait il a de l’humour.

Tout en recevant ma volée de bois vert – décidément, ce n’est pas mon jour ! – je parcours en diagonale les articles des sites people. Je comprends mieux pourquoi les photos sortent seulement maintenant : la presse attendait la première de mon film pour créer le buzz ! Les journalistes évoquent mon agression de la veille par un fan désaxé et l’intervention providentielle de mon *bodyguard*. Certains ont même agrémenté leur prose de clichés de Matthew et moi en train de quitter le multiplex. Il me tient par le coude, son corps placé devant moi pour m’abriter des flashes. Comme s’il faisait écran entre moi et le monde.

Je l’aime. De toutes mes forces.

– Ça ne pouvait pas plus mal tomber avec la sortie de *You & I* ! Tout le monde ne parle que de cette histoire ridicule.

– Ridicule ? je m’étrangle.

La chose la plus importante de ma vie, ridicule ?

– Ça n’a rien de bien glorieux, crois-moi ! s’exclame Karl, furax. Au lieu de sortir avec une star capable de t’apporter une bonne publicité... toi, tu optes pour ton *bodyguard* !

Il y a tant de mépris dans ses mots que j’en reste bouche bée. De quel droit se permet-il de juger ma vie privée ?

– Ce type a une influence déplorable sur toi.

– Ce « type » s’appelle Matthew Turner. Et c’est l’homme le plus droit, le plus courageux, le plus honnête que j’ai croisé de ma vie. Tu devrais prendre exemple sur lui, Karl ! Tu ne lui arrives pas à la cheville, ni toi ni aucun de ces acteurs prétentieux avec lesquels tu veux m’acoquiner.

C’est sorti d’une traite. Nous en sommes tous les deux sans voix durant une minute. Je ne l’ai guère

habitué à ces mouvements de révolte – ou d’affirmation de moi. Mais je ne supporte pas qu’on touche à Matthew.

– Tu as perdu la tête, Liz.

– Pas du tout.

– On parle d’un vulgaire garde du corps ! Alors tu vas me faire le plaisir de publier un démenti rapidement. J’ai déjà prévenu ton publiciste et...

– Hors de question.

– Quoi ?

– Je ne renierai pas ma relation avec Matthew.

– Tu peux invoquer un moment de faiblesse due à l’incroyable pression qui pèse en ce moment sur tes épaules.

– NON !

Mon cri s’élève jusqu’au plafond, ferme et autoritaire. Et les mots me viennent naturellement aux lèvres :

– Je suis amoureuse de mon garde du corps. Que ce soit clair pour tout le monde !

J’inspire un grand coup et répète :

– Je ne renierai pas Matthew. Je l’aime.

Ces quelques syllabes résonnent dans le silence, prenant corps, consistance. Jailli de ma gorge, l’aveu me monte au cœur, au cerveau. Et j’admets l’évidence : je suis folle de cet homme. Je l’aime comme je n’ai jamais aimé avant lui. À l’autre bout de la ligne, mon agent tente de répliquer mais je coupe court à la conversation en raccrochant. Parce que Matthew me donne des ailes. Parce qu’il m’a changée. Avec lui, grâce à lui, je suis moi... en mieux.

6. Les fantômes du passé

– Tu es sûr que tu ne veux pas faire appel à un avocat ? dis-je, inquiète.

Je presse les mains de Matthew sans le quitter des yeux. C’est le grand jour. Dans le couloir du commissariat, il s’apprête à rencontrer deux émissaires du bureau des affaires internes. Curieusement, il semble moins nerveux que moi. Peut-être parce qu’il a eu le temps de se préparer ? Peut-être à cause de son sang-froid à toute épreuve ? Nouant nos doigts, je me mords les lèvres avec l’envie de folle de me pendre à son cou, de l’étreindre et l’embrasser pour lui transmettre ma foi – ma foi en lui.

– Je ne suis pas coupable.

– Mais un avocat aurait défendu tes intérêts.

– Et tu te proposes ? sourit-il.

L’allusion à mes études de droit, suivies depuis trois ans par correspondance, me tire un sourire. Malheureusement, je n’ai pas les compétences pour lui venir en aide. Et je regrette de ne pas avoir encore mon diplôme en poche pour le soutenir devant les inspecteurs. Nous aurions fait une sacrée équipe.

– Si seulement ! Mais je connais de très bons avocats. Si tu veux, je peux téléphoner au cabinet de maître Newton. C’est lui qui s’occupe de mes affaires.

– Non, je n’ai rien à me reprocher.

– Ça ne suffit pas toujours.

– Je fais confiance à la justice.

À son tour, Matthew sourit, les yeux adoucis. Puis, posant ses grandes mains sur mes épaules, il m’attire contre sa poitrine et dépose un baiser sur mon front, le bout de mon nez, et, fugacement, sur mes lèvres. Tant pis si la moitié du commissariat nous regarde, têtes penchées à travers la double porte entrebâillée de l’open space. Quand sa bouche effleure la mienne, je le saisis par les revers de son blouson en cuir marron.

– Merci d’être avec moi, Elisabeth.

– Je ne peux pas faire grand-chose.

– Tu es là. C’est la seule chose qui compte.

Nos regards se croisent avant qu’il ne recule d’un pas... et détache lui-même mes doigts, agrippés au cuir, avec un sourire amusé. Ce matin, j’ai insisté pour venir avec lui au commissariat. N’a-t-il pas toujours été là pour moi, y compris dans les pires moments ? Je veux lui rendre la pareille, être à ses côtés. Notre relation n’est plus seulement professionnelle – nous le savons tous les deux.

– Cela risque d’être long.

– J’attendrai le temps qu’il faudra. De toute manière, tu n’as rien à te reprocher.

Il baise mes mains l'une après l'autre, en les portant à ses lèvres. Puis il s'éloigne dans le couloir pour rejoindre une salle d'audition. Mon cœur bat la chamade au moment où il disparaît. Aujourd'hui, il va pouvoir raconter sa version des faits, dire la plus stricte vérité. Mais la police des polices pourra-t-elle l'entendre ? Je me laisse lourdement tomber sur un banc. Le moral n'est pas au beau fixe. Il est plutôt dans mes chaussettes.

Ou carrément au fond de mes chaussures...

En proie à une nervosité grandissante, je commence à gober les petits bonbons à la menthe que je planque toujours dans mon sac à main – et que j'avale avant d'embrasser des acteurs face à la caméra. En dehors de Dick Carter. Celui-là, j'avais croqué dix oignons avant de lui rouler une pelle. Il s'en souvient encore.

– Je peux m'asseoir avec vous ?

Relevant la tête avec surprise, je me retrouve nez à nez avec Nathalie. La grande brune se tient devant moi avec deux gobelets à café à la main.

– Je vous en offre ? me propose-t-elle.

Et en plus, elle est gentille...

– Merci, fais-je en m'écartant un peu pour qu'elle s'installe.

– Cela ne vous dérange pas si j'attends Matthew avec vous ?

Je secoue la tête en absorbant une première gorgée de la boisson tiède, l'estomac retourné. Sans cesse, je jette des regards en direction du bureau où il est entendu comme s'il était un criminel. Lui, l'homme le plus honnête du pays ! Pourquoi refusent-ils tous de voir l'évidence ? Nathalie pose une main amicale sur mon bras.

– Ne vous en faites pas, il va s'en sortir. Il ne dit que la vérité et les affaires internes finiront par s'en apercevoir.

Un bref silence s'installe entre nous jusqu'à ce que je le brise, trop intriguée par la femme à mes côtés – et trop nerveuse pour ne pas chercher une distraction :

– Quand avez-vous rencontré Matthew ?

– Oh ! sourit-elle, amusée. C'est une longue histoire. À l'origine, mon mari travaillait avec lui à la brigade des Stups.

Hein ? Quoi ? Retour arrière, please !

– Votre mari ?

– Oui, Grégory est dans la police, comme moi. Nous avons eu ensemble un petit garçon, Luke ! ajoute-t-elle en sortant une photo de leur petite famille de son portefeuille.

Mon cœur bondit face aux sourires radieux de cette famille unie. Mais je suis soulagée – si

soulagée que je lui sauterai bien au cou. Jalousie, quand tu nous tiens...

– De mon côté, je travaillais à la criminelle et nous avons bossé ensemble sur une affaire de meurtres liés à un trafic de méthadone. Nous nous entendions très mal. Je pensais avoir affaire à un macho de base... jusqu'à ce que je découvre un homme au grand cœur, courageux et généreux.

– Ça lui ressemble beaucoup.

Nathalie hoche la tête. Puis elle ajoute à voix basse, sur le ton de la confidence et sûrement sans l'avoir prémédité :

– Vous avez de la chance, vous savez.

– Je sais.

Et nous attendons côte à côte pendant deux longues heures, en échangeant parfois quelques mots. Quand enfin, la porte du fond s'ouvre, livrant passage à un Matthew exsangue. Je bondis de mon siège, le pouls affolé. Sur son visage, je peux lire les stigmates de la fatigue, trahie par les grands cernes gris sous ses yeux. Il passe une main dans ses courts cheveux blonds, à bout de force. Et il se dirige droit sur nous avec un sourire forcé.

– Alors ? demande Nathalie, aussi nerveuse que moi.

De mon côté, je l'attrape par le bras et me serre contre lui.

– Je n'ai pas fait des étincelles.

– Ils ne t'ont pas cru ? je m'inquiète.

– C'est ma parole contre celle de deux agents qui ont plus d'ancienneté. Et je ne pars pas grand favori dans cette course à la vérité.

– Mais toi, tu ne mens pas ! je m'insurge.

Ému par ma réaction, mon garde du corps m'offre un vrai sourire.

– Comme me l'a dit une femme très sensée, ça ne suffit pas toujours. Or, la situation ne se présente pas très bien.

– Je suis désolée, murmure Nathalie.

Matthew la remercie d'un hochement de tête :

– Pas autant que moi.

La journée s'écoule dans une relative tranquillité entre coup de fil de ma mère – qui me tient la jambe une heure – et brève visite au domicile d'Angela. Matthew reste étonnamment silencieux, perdu dans ses pensées et ses problèmes malgré son impeccable professionnalisme. Il continue à veiller sur moi de tout son cœur. En début de soirée, nous dînons ensemble sur la table basse du salon au milieu des boîtes blanches en provenance du restaurant chinois. Matthew semble ailleurs. Pour nous détendre, je lance un DVD que nous regardons côte à côte sur mon grand canapé huit places. C'est là

que nous nous endormons, ma tête tombant sur son épaule.

Quand soudain, un bruit me réveille. Suivi d'une secousse. Quoi ? Quelle heure est-il ? Rouvrant les paupières, je me redresse d'un bond... Hors d'haleine, Matthew est penché en avant, les mains posées sur ses genoux. Il respire par la bouche, si fort que le son irrégulier remplit toute la pièce. On dirait qu'il vient de courir un marathon. Le cœur lancé à pleine vitesse, je pose une main douce dans son dos, assise près de lui. Il est trempé de sueurs. Son tee-shirt lui colle à la peau.

– Matthew ?

Ma voix sonne étrangement dans le silence heurté. Et mon compagnon met quelques secondes à réagir, les yeux perdus dans le vague. Il semble encore absorbé par son cauchemar. Un instant, j'ai l'impression qu'il voit encore des images tourner devant ses yeux. Cela me rappelle notre nuit d'amour : il avait déjà le sommeil agité, fiévreux.

– Excuse-moi. Je... j'ai fait un mauvais rêve.

– Cela t'arrive souvent ?

J'ai parlé très bas, l'interrogeant avec douceur. Encore dans les vapes, il frictionne son visage à deux mains pour chasser les derniers lambeaux de sa vision. Appuyée contre son dos, je plante mon menton sur son épaule. Je suis là pour lui, moi aussi. Je veux qu'il le sache.

– C'est toujours le même cauchemar. Je suis à nouveau dans cet entrepôt sur les docks avec Miles. Je revis la même scène en boucle. Il me demande de devenir un ripou avant de m'attaquer... et j'appuie sur la gâchette. À chaque fois, je suis réveillé par le bruit de la détonation.

En serrant son front entre ses doigts, les coudes plantés sur ses cuisses, il semble accablé par le chagrin... Et soudain, je mesure le poids du fardeau posé sur ses épaules. Il a la mort d'un homme dans la tête, en permanence.

– Ça me hante, murmure-t-il.

Je le vois dans les yeux qu'il tourne vers moi, mangés par les ombres. Il y a une telle détresse dans son regard que je m'empare de ses mains.

– Je me sens tellement coupable. J'ai été obligé de tuer mon meilleur ami. Je l'ai abattu d'une balle en pleine tête, entre les yeux. Il a compris au moment où j'appuyais sur la détente. Je l'ai lu sur son visage avant qu'il ne tombe à la renverse.

Matthew semble soudain si torturé, si tourmenté. J'entremêle nos doigts et pose mon front contre le sien, de sorte que nos lèvres se touchent presque. Nos souffles, eux, se croisent à chaque expiration, mêlant nos haleines, nos parfums.

– Tu n'es pas responsable. Tu as tiré en état de légitime défense parce qu'il essayait de te tuer. Tu n'avais pas le choix.

– Je sais, mais...

Mais Matthew est un homme profondément humain, habité par une conscience morale puissante, qui lui dicte tous ses actes. D'une nature entière, il ne peut pas se pardonner cette mort, même s'il n'avait aucune autre option, même si c'était lui ou son partenaire corrompu.

– J'aurais dû voir avant qu'il s'était laissé entraîner sur la mauvaise pente. À l'école de police, nous étions comme deux frères. Et sur nos premières opérations, nous nous sommes mutuellement sauvés la vie je ne sais combien de fois. Quand il me couvrait, je pouvais monter à l'assaut les yeux fermés. Je savais qu'il ne m'arriverait rien.

Il se tait une seconde avant de pousser un soupir qui brise mon cœur en miettes.

– J'ignore quand il a été approché par Clifford et Stone... mais j'aurais dû m'en rendre compte.

– Tu as tort, Matthew. Tu ne pouvais rien y faire.

Il s'apprête à m'interrompre mais je ne lui en laisse pas le temps, bien décidée à lui faire entendre la voix de la raison, à le réconforter. La pointe de mon nez effleure la sienne tandis que je le fixe droit dans les yeux.

– Miles était un grand garçon, libre de ses choix. En son âme et conscience, il a pris la décision de devenir corrompu, de trafiquer de la drogue, de s'allier avec les mauvaises personnes.

– Je sais.

– Et quand tu as découvert son stratagème, il t'a attaqué et il a essayé de te tuer. Toi, son meilleur ami. Dans ces conditions, je ne vois comment tu aurais pu réagir. Tu es une victime dans cette histoire. Certainement pas le coupable.

À ces mots, ses yeux se dilatent, comme si mes propos percutaient enfin sa tête en bois – car je ne connais pas d'homme plus têtu... J'ai alors la certitude qu'une seule chose pourrait le guérir : que la vérité éclate au grand jour, qu'il soit blanchi de tout soupçon corruption. En face de moi, tout contre moi, il inspire un grand coup. Et il se lance :

– Que dirais-tu de partir, Elisabeth ?

– Quoi ?

Je n'ai pas tout suivi.

– Que dirais-tu de t'éloigner quelques jours de New York et de nos problèmes ? J'ai envie de laisser derrière moi cette enquête, ces souvenirs. J'ai envie que tu oublies le maniaque qui te harcèle.

Son regard plonge dans le mien.

– Je voudrais partir loin, avec toi.

Encore plus bas, alors que sa bouche se rapproche dangereusement à la mienne, se colle à mes lèvres :

– Rien que toi et moi.

– Partir loin ? Ensemble ?

Je déglutis si fort que ma glotte monte et descend avec un gros bruit. Sans doute pas très élégant... à l'instar du cri qui me perce la gorge :

– Je dis oui, oui, oui ! Quand est-ce qu'on part ?

7. Bodega Bay

Les cheveux au vent, nous roulons à toute vitesse à bord de la Chevrolet décapotable louée par Matthew – une voiture rouge de collection sortie en 1969. Ivre de liberté, je lève les deux bras en poussant un ululement joyeux. Au volant, mon compagnon éclate de rire, insouciant. Fini, le garçon torturé ! Oubliée, l'actrice angoissée ! Pendant trois jours, nous abandonnons notre passé ou nos peurs derrière nous. Et tandis que les pneus dévorent le bitume, nous fuyons chaque seconde davantage nos tracas.

- À nous la liberté ! je m'écrie.
- À nous la belle vie !
- À nous deux ! je conclus.

En osmose, Matthew appuie sur l'accélérateur au milieu des superbes paysages du nord de la Californie. Sur une impulsion, mon garde du corps a réservé un long week-end à Bodega Bay, petite ville portuaire avec vue imprenable sur l'océan Pacifique au milieu de falaises coupées au couteau. Rendus célèbres par Alfred Hitchcock et son film *Les Oiseaux*, les lieux ne pouvaient que séduire une comédienne. Arrivés par avion le matin, nous savourons ensemble notre première balade sur les routes.

Personne ne sait où je suis. Je n'ai même pas averti ma mère ou Karl de mon départ – moi qui suis pourtant habituée à rendre des comptes à tout le monde. N'ai-je pas le droit à cette petite bouffée d'air frais ? J'inspire à pleins poumons. Et ouvrant la boîte à gants, j'en sors un foulard et le noue autour de ma tête. Très années 1960. Amusé, Matthew me glisse un regard en coin :

- Tu es superbe.
- Je te vois venir ! Mais tu n'obtiendras rien de moi par la flatterie.
- Même si je te dis que tu ressembles à Grace Kelly ?
- Dans ce cas, ça change tout.

Avec un grand éclat de rire, je me penche vers lui pour lui donner un baiser. Quittant la route une seconde des yeux, Matthew effleure mes lèvres avant de filer avec prudence. Il ne plaisante guère avec la loi – mais quoi de plus normal pour un ancien policier ? J'en profite pour poser une main possessive sur sa cuisse. Je l'avoue : j'attends la nuit avec une grande impatience.

Non, je ne suis pas obsédée.

Ou seulement par lui...

La journée passe comme dans un rêve : nous déjeunons en tête à tête dans un restaurant de fruits de mer à Bodega Harbour avant de nous offrir une promenade en barque sur le lac. Des plaisirs simples, romantiques, auxquels je n'ai jamais goûté. Trop habituée aux hommes désireux de m'éblouir, je découvre autre chose avec mon compagnon : une complicité, une intimité, une alchimie

qu'aucune rivière en diamants et aucun séjour dans un palace ne sauraient acheter.

– Tu es heureuse, Elisabeth ? me demande-t-il avec une inquiétude si sincère, si touchante, que j'en ai le souffle coupé.

– Oui.

Ma voix vacille.

– Toujours quand je suis avec toi.

À son tour de perdre l'usage de sa langue. Dès que je suis à ses côtés, je me sens plus légère, différente – moi-même, tout simplement. Pour la première fois, je ne suis plus seule. J'ai quelqu'un à mes côtés. Et j'en oublie presque qu'il est mon garde du corps, chargé de me protéger et payé pour cela. Mais ce n'est pas une question d'argent, de travail. Il est là pour moi. Je le vois quand il pose les yeux sur moi ou qu'il scrute les visages des promeneurs dans la rue.

– Ne t'inquiète pas ! fais-je. Personne ne peut me reconnaître ici.

– Ce n'est pas New York mais je suis presque certain qu'ils ont le cinéma et captent la télévision... ironise-t-il.

J'éclate de rire.

– Aucun rapport, monsieur Médiasance. J'ai enfilé mon déguisement.

Sautant devant lui, je tourne sur moi-même en faisant tournoyer ma courte robe blanche à fleurs rouges pour qu'il admire mon camouflage. À mon foulard rouge attaché sous le menton, j'ai ajouté une paire de lunettes teintées mouche assez larges pour cacher les trois quarts de mon visage.

– Tu y vois encore clair ?

– Dis tout de suite que tu n'aimes pas mes lunettes !

– Ce n'est pas ça... simplement, quand je te parle, j'aime voir un petit bout de ton visage.

Je hausse les épaules face à tant d'incompréhension masculine pour les subtilités de la mode. Malgré tout, je prends son bras pour le suivre dans la rue, arpentant avec lui l'allée commerçante de la petite ville. À sa grande surprise, mon stratagème fonctionne : nul ne m'identifie. Les commerçants nous saluent d'un signe de tête, les plaisanciers, venus hors saison, nous dépassent sans nous prêter un regard. Ça ne m'était pas arrivé depuis des années ! Je m'en sens toute grisée.

– On fait la course ? je lui lance.

Ouvrant de grands yeux, il me regarde m'élancer et prendre de l'avance... avant de se précipiter dans mon sillage. Il ne met pas longtemps à me rattraper... et me distancer. Nous galopons en un joyeux chassé-croisé jusqu'à la petite auberge où mon compagnon a réservé une seule chambre – avec mon accord. Quand il m'a posé la question, j'ai eu une petite boule d'émotion au ventre. Ma réponse n'a cependant pas tardé : oui, oui à une nuit avec lui. Une nuit suivie d'une foule d'autres. Nous arrivons hors d'haleine devant le *desk* de la réceptionniste – une charmante vieille dame permanentée qui nous accueille avec le sourire et nous regarde monter au premier étage d'un air

rêveur.

Au dehors, le soleil couchant enflamme le ciel de ses dards mordorés. Quand nous entrons dans la chambre, une douce lumière orangée la baigne. M’approchant de la fenêtre, je retire mes lunettes et ouvre en grand les rideaux. Le spectacle est époustouflant ! L’astre descend à l’horizon et l’océan entier se transforme en miroir. Plus silencieux qu’un chat, Matthew me rejoint et se place derrière moi. Mon cœur bat plus vite. Parce qu’il est là, tout simplement. Parce qu’il est tout près de moi. Son torse collé à mon dos, il m’entoure de ses deux bras.

- J’ai réservé une table au restaurant pour ce soir.
- À quelle heure ?
- Dans une heure environ.

Il pose sa joue contre la mienne, admirant les merveilles de la nature. Son étreinte se resserre autour de moi. Alors, lentement, je me tourne vers lui. Sans quitter l’étau délicieux de ses bras, je lui fais face, poitrine contre poitrine.

- Et tu ne peux pas repousser un peu ?

Un peu, beaucoup ?

Un lent sourire affleure à ses lèvres. Je plonge dans son regard vert foncé, vert kaki, comme je le ferai dans la mer. Je plonge pour m’y baigner, m’y noyer.

- Tu as une autre idée en tête ?
- C’est possible, fais-je, joueuse.

Je noue mes mains derrière sa nuque comme si je m’apprêtais à danser un slow ou une danse très sensuelle. Nos bassins se frôlent. Une foule de pensées brûlantes me traversent l’esprit – et toutes impliquent Matthew, nu, contre moi. Je lui souris, mutine. Et je commence à mordiller sa lèvre inférieure sans pour autant l’embrasser. Ce qui a le don de le rendre fou.

- Une ou plusieurs idées...
- On oublie le dîner ! répond aussitôt Matthew d’une voix si pressée, si impatiente, qu’elle me tire un petit rire.
- Tu es sûr ?
- Sûr et certain. Je crois qu’il y a autre chose au menu !

Et sans attendre, il m’embrasse à perdre haleine, à perdre la tête tandis que nos corps fusionnent en une seule silhouette embrasée par le désir. La nuit nous attend, pleine de passion, pleine de feu, pleine de nous.

Les doigts enroulés autour du cou de Matthew, je m’abandonne à son étreinte alors que nos langues s’affrontent. Nos bouches se caressent, se prennent en une interminable caresse. Je sens son goût si particulier – son goût d’homme, d’épices, rehaussé par la pointe de son after-shave qui nous enveloppe de ses notes viriles. Mon poulx s’affole, ma tension s’envole. Je suis prise en son pouvoir – et je ne compte nullement m’en délivrer. Les paupières closes, je lui rends son baiser avec une

fougue croissante. Quelque chose ouvre ses ailes au creux de moi, dans mon bas-ventre – l’oiseau du désir.

Nous finissons par nous détacher l’un de l’autre, pour inspirer un grand coup. L’oxygène commençait à manquer. À chaque baiser, il devient mon air, mon tout. Et je ne connais rien de plus sensuel que ses lèvres possessives sur les miennes. À bout de souffle, je garde la tête levée vers Matthew et le regarde comme aucun homme avant lui. Les bras autour de mes hanches, il se perd dans mes pupilles bleues. Une seconde file – ou une minute. Le temps n’existe plus.

– Tu m’as sûrement jeté un sort, souffle-t-il.

– Je suis experte en vaudou ! souris-je. Entre autres choses.

Mon clin d’œil l’électrise. Et nos regards brûlants se prolongent, nous liant l’un à l’autre aussi sûrement qu’un baiser. Tout passe à travers nos yeux – des émotions si intenses, si féroces, qu’elles ne supportent pas les mots, le choc des voix. Matthew pose une main douce sur ma joue. Sa grande paume tiède couvre une partie de mon visage et je m’y love, m’appuyant contre ses doigts. Un instant, je me ferme les paupières pour savourer ce contact... avant de mordiller son pouce et de le suçoter en le fixant sans détour.

– Elisabeth...

Sa voix rauque trouble le silence de la pièce, à l’instar de nos souffles de plus en plus rapides et saccadés.

– Si tu savais comme j’ai envie de toi.

– Prouve-le !

Je n’ai pas besoin de me répéter. Il me soulève brutalement de terre. Passant un bras sous mes genoux et un autre dans mon dos, il m’emporte en direction du lit... surmonté par un grand miroir rectangulaire. Intéressant. La même idée semble traverser Matthew au même moment. Et un sourire en coin fend son visage. Je pourrais presque lire dans ses pensées. À nouveau, ses lèvres fondent sur moi avec voracité. Sa langue retrouve son chemin, s’immisçant en moi comme la plus exquise des intrus.

Hypnotisée par son baiser, par mon corps pressé contre le sien, je me laisse flotter au gré des sensations qui explosent en moi, tel un feu d’artifice. Une fine chair de poule me couvre. Un grand frisson me balaie. Chaque centimètre carré de ma peau réagit à son baiser torride, profond, intense. Me blottissant contre lui, je joue avec la pointe de ma langue, titillant la sienne, son palais. Nos salives se mêlent, créant notre philtre d’amour. Et soudain, Matthew nous renverse sur le lit. Il ne me dépose pas sur le matelas, non. Il tombe avec moi, amortissant ma chute entre ses bras dans les éclats de rire.

– Tu es fou ! je m’amuse.

– Complètement. Et de toi.

Je cesse de respirer, nos jambes emmêlées sur les draps. Sur le mur, la glace nous renvoie le reflet de nos corps entortillés, allongés flanc contre flanc, front contre front. Ma coiffure s’écroule dans mon dos. Adieu, ma haute queue de cheval ! Des grandes mèches se répandent sur mes épaules, dans lesquelles Matthew plonge les doigts. Et tout en m’embrassant, encore et encore, quitte à nous voler

nos souffles... il commence à déboutonner ma robe, fermée sur l'avant.

Comment ça, je l'ai choisie exprès ?

Ses doigts volent sur le tissu pendant que nos bouches se bagarrent en une joute passionnelle. Bientôt, sa main écarte les pans en coton, révélant ma peau nue, mon soutien-gorge de dentelle blanche et ma culotte assortie. Se redressant sur un coude, mon amant prend le temps de me détailler avec des yeux étincelants. Je me sens belle, sous son regard. Je me sens femme. Aucun homme ne m'a jamais regardé comme lui. Soudain, je ne suis plus un trophée ou une actrice célèbre. Je suis...

– Elisabeth... Tu es tellement belle.

J'en ronronne de plaisir pendant que sa main s'invite sur mon ventre, me caressant lentement. Ses doigts me titillent, me donnent froid... avant que sa paume ne passe juste après et me réchauffe. Un instant, il joue avec mon nombril avant de monter plus haut, beaucoup plus haut. Sans attendre, il détache mon soutien-gorge à l'aide du délicat ruban ivoire noué entre mes seins.

Comment ça, j'ai tout prévu ?

Écartant délicatement les balconnets, Matthew laisse échapper mes seins d'albâtre, ronds, tendus vers lui. Saturé par le désir, tout mon corps l'appelle de ses vœux. Il étouffe alors un râle – ou une syllabe – puis il plonge tête la première vers ma poitrine. Cette fois, je m'arc-boute sous l'assaut. Je creuse le dos au moment à sa bouche se referme sur l'un de mes tétons, le suçant avec appétit. À demi couché sur moi, il caresse mon autre sein de sa main experte, soulignant l'aréole, titillant la pointe avant de le soupeser, de le pétrir avec délicatesse.

Le plaisir m'envahit, diffus, puissant. Je me laisse aller alors que ma poitrine se durcit sous ses coups de langue. Un instant, il pince doucement mon téton entre ses doigts... avant de chasser la délicieuse morsure avec sa salive. J'ai l'impression de recevoir une décharge électrique. Et je jette un coup d'œil au miroir, découvrant mon corps tendu et Matthew penché sur moi, à me butiner. Je gémis, sans nous quitter des yeux. Puis je tends les bras vers mon compagnon... pour lui retirer son t-shirt. Épousant mes gestes, il lève les bras et balance le tissu au loin.

Il est... magnifique. Je pose une main sur son torse athlétique, modelé par le sport et une parfaite hygiène de vie. Du bout de l'index, je suis le dessin de ses pectoraux. Je redécouvre chaque ligne de son corps, me nourrissant de ses muscles, de sa peau veloutée. Et profitant qu'il se redresse au-dessus de moi, je lui retire sa ceinture, la fais glisser des encoches avant de la lancer à terre. Matthew, lui, m'aide à retirer ma robe et mon soutien-gorge déjà ouverts. Je me retrouve en culotte, lui en jean. Et m'asseyant sur le matelas, je me plaque contre lui, mes seins durcis contre son torse moite. Telle une flamme, le désir nous embrase.

À son tour, il jette une œillade vers le miroir. J'abaisse sa braguette, tire sur son pantalon... qu'il ôte lui-même, ses jambes sportives émergeant du denim. Cet homme est parfait, des pieds à la tête. Un vrai régal pour mes yeux, pour mes mains. Je presse une paume aventurière contre son sexe dressé, à travers le tissu de son boxer noir et moulant.

Merveilleusement moulant.

Matthew avale sa salive si fort que je l’entends tandis que mes doigts pressent son entrejambe. Le fixant droit dans les yeux, je glisse deux doigts sous l’élastique du sous-vêtement... et commence à le descendre lentement, centimètre après centimètre. Je me mordille les lèvres, tentatrice. Et Matthew étouffe un râle au moment où je le libère, le laissant apparaître dans toute sa virilité.

Une seconde passe. Brûlante. Torride. Jusqu’à ce que je me penche vers lui, vers son sexe... pour le prendre dans ma bouche. Pour cela, je descends du lit alors qu’il s’assoit sur le rebord, entièrement à ma merci. Bien qu’à genoux sur le tapis, je me sens incroyablement forte, confiante tandis qu’il coulisser en moi. Sa chaleur m’envahit et je goûte sa peau pour la première fois – légèrement saline, très douce. Je devine l’une de ses veines qui pulse contre ma langue tandis que je le caresse entre mes lèvres, au creux de mon palais.

Posant deux mains douces sur mon crâne, au milieu de mes cheveux en bataille, Matthew se retient à grand peine de bouger le bassin. Il me laisse mener la danse à ma guise tandis que le plaisir monte entre ses reins. Je l’entends perdre progressivement les pédales. Ses jambes se tendent, son sexe grossit alors que ses doigts pressent un peu plus fort ma tête. Surtout, son souffle s’accélère à mesure que je l’emmène au paradis. Jusqu’à ce qu’il halète d’une voix vacillante :

– Attends...

Je relève la tête, substituant ma main à ma bouche, le prenant entre mon pouce et mon index pour alterner. Impitoyable, je poursuis ma caresse, le conduisant aux confins du supportable... avant qu’il ne pose une paume ferme sur mon poignet.

– Attends, Elisabeth. Je te veux.

À ses yeux, je vois qu’il ne pourra guère se contenir plus longtemps – ce qui me remplit d’orgueil. Quand soudain, il passe les mains sous mes aisselles pour me porter sur le lit. Ses gestes s’enchaînent vite, fluides, autoritaires. Impatient, il m’enlève ma culotte, révélant mon sexe déjà humide. Tout mon corps pulse dans l’attente du dénouement tandis qu’il glisse une main entre mes jambes, s’invitant entre mes lèvres soyeuses, moites. Se collant à moi, Matthew dépose une pluie de baisers sur ma pommette, la commissure de mes lèvres, puis au creux de mon cou.

– Maintenant ! je murmure.

Instinctivement, je tends la main en direction de ma petite valise, posée près de la tablette de chevet. J’en extrais un préservatif de sa boîte tandis que mon amant continue à me torturer. À présent, ses lèvres laissent une marque humide entre mes seins tandis que je suis renversée dans les oreillers. C’est moi qui ouvre l’étui d’un coup de dents. Et c’est lui qui s’empare de notre protection pour l’enfiler. Nos corps sont toujours accolés, en sueurs. Je n’attends plus que lui. Et jetant un coup d’œil au miroir, nous nous plaçons face à lui. Moi, devant mon amant, à genoux. Lui derrière moi, dressé sur ses rotules.

Alors, il entre en moi.

Ceinturant ma taille à deux bras, il me penche en avant, me pénétrant profondément, me

remplissant tout entière. J'en perds ma respiration alors que je le sens, partout au creux de moi. Sa chaleur, sa peau... il se mêle à moi, ne formant plus qu'un avec mon corps. Me courbant, je m'appuie sur mes deux paumes au matelas, accroupie devant lui, tandis qu'il se retire lentement. Puis il revient à nouveau, de plus en plus pressant. Je lâche un gémissement sous ses coups de reins. Et au mur, la glace nous renvoie notre image, augmentant notre excitation.

Nous faisons l'amour en nous regardant. C'est comme s'il y avait deux couples dans la pièce – nous et nous. Je me mords les lèvres pour ne pas crier son nom au gré de ses va-et-vient. Matthew me contemple à travers le miroir, ses doigts agrippés à mes hanches alors qu'il me possède. Et bientôt, je sens mon ventre se contracter autour de lui – puis tous mes muscles. Je suis au bord du précipice. Je m'apprête à sombrer. Lorsqu'enfin, Matthew me conduit aux confins du néant.

– Matt, Matt...

Ma voix se transforme, déformée par le plaisir qui déferle sur moi. Rien ne peut arrêter les spasmes qui m'agitent. Je me rends à peine compte que mon amant s'enflamme à son tour, cédant à l'orgasme. Je n'entends que son râle, à moitié étranglé dans sa gorge. Ensemble, nous nous abandonnons au brasier, nous dissolvant l'un en l'autre. C'est la fin de tout – et le commencement. Un écran noir tombe devant mes yeux, me faisant tout oublier. Il n'y a plus que lui et moi – lui en moi. Jusqu'à ce que nous redescendions sur terre.

Le cœur battant à tout rompre, je m'écroule sur le matelas en même temps que lui. Matthew se retire de moi, sans cesser de me tenir, son torse contre mon dos. Son poids pèse sur mes épaules et je sens encore son sexe contre une de mes cuisses. Au dehors, le soleil a disparu, nous abandonnant une chambre plongée dans la pénombre. Nos respirations seules envahissent la pièce. Et baignant dans la chaleur de son corps, de ses bras, je mets longtemps avant de parler :

– Maintenant, j'ai une faim de loup ! j'avoue.

Il rit dans mon dos et son souffle me chatouille l'oreille. Il est sans doute trop tard pour notre réservation mais il tend déjà la main vers le téléphone, posé de son côté du lit.

– J'appelle la réception.

– Commande toute la carte. Ou sinon, c'est peut-être bien toi que je mangerai.

– Qui a dit que je ne demandais pas mieux ?

Nos rires se répondent dans la chambre encore chargée du capiteux parfum de nos amours.

8. Ma vie pour la tienne

Après notre nuit magique, Matthew et moi restons encore deux jours à Bodega Bay à arpenter les rues et la plage, avant de nous aimer sous l'œil complice de la lune. À ses côtés, je goûte une autre vie – déjà entraperçue durant notre dîner chez sa mère. Une existence simple, heureuse, libre. Ici, pas de paparazzi pour espionner mes moindres faits et gestes ou déformer mes propos. Pas non plus de maniaque à mes trousses ni de fantômes surgis du passé de mon compagnon. Il n'y a ni star ni garde du corps. Juste lui et moi, main dans la main – ou corps contre corps.

Hélas, toutes les bonnes choses ont une fin...

– Tu veux que je te donne un coup de main ? me demande Matthew.

Les poings sur les hanches, vêtu d'un simple jean et d'une chemise blanche, il enveloppe notre chambre d'un regard désespéré. Il semble – comment dire ? – accablé. À sa décharge, on dirait qu'une bombe atomique a explosé entre nos murs. Mais une bombe chargée en vêtements Prada et sandales Brian Atwood. Et il se peut que j'aie appuyé sur le détonateur. Tout en papillonnant des cils, je me tourne vers lui – l'innocence personnifiée.

– Non, pourquoi ?

– Euh...

– Ça ne prendra pas plus de dix minutes, juré.

– Si j'ai bien compris, dix minutes dans la dimension Liz Hamilton correspondent à une heure trente ?

Cette fois, je lui décoche un sourire radieux.

– Voilà, c'est ça !

Nous sommes faits pour nous entendre.

Nous passons un bon quart d'heure à ramasser mes affaires éparpillées sur le canapé, le fauteuil, la commode ou égarées au fond de la salle de bain. Un vrai travail à la chaîne. Pendant qu'il débusque mes effets personnels, j'agence de belles piles dans mes innombrables valises. Car je n'ai pas pu m'empêcher de traîner trois sacs XXL pour un petit voyage de trois jours.

Bah oui, un sac par jour !

Et quand il me tend une robe en mousseline blanche que je n'ai pas portée une seule fois avec une mine dubitative, j'éclate de rire. Nous nous sommes beaucoup rapprochés au cours de ce séjour. C'est comme si nous étions parfaitement accordés – comme s'il était fait pour moi. C'est lui qui j'attendais. C'est lui que j'ai cherché toute ma vie. Lui, Matthew Turner. Mais comment le lui avouer ? Comment le lui faire comprendre ? Et reste toujours la question de l'avenir...

Bientôt, la parenthèse enchantée de Bodega Bay ne sera plus qu'un lointain souvenir. Et alors que deviendrons-nous ? Et notre histoire ? Je suis amoureuse de lui. Du fond du cœur. De chaque fibre de mon être. Mais j'ignore si cela suffira. Car je suis aussi et surtout Liz Hamilton – l'une des femmes les plus photographiées de la planète. Vivre à mes côtés n'est pas une sinécure.

– Comment vois-tu notre avenir, Matthew ?

C'est sorti tout seul. Et pour calmer le tremblement de mes mains, je continue à plier ma tunique en soie taupe. Derrière moi, long silence. Je sens pourtant sa présence. Il est là, dans mon dos. Immobile, il tient mes bottines *open toe* en cuir aubergine, les bras le long du corps.

– Je ne sais pas.

Je n'ose pas pivoter vers lui, de crainte de croiser son regard et d'y lire une réponse que je redoute – à savoir qu'il n'envisage pas le futur avec moi. Je commence à arracher la peau de mes lèvres avec mes dents – une manie qui fait hurler ma maquilleuse. Par chance, je suis seule face à mon bagage, dans lequel j'enfonce à moitié la tête. J'ai besoin de m'occuper les mains, de me donner contenance. Au contraire de Matthew qui reste droit comme un soldat dans mon dos.

– J'ai bien conscience de ne pas mener une vie ordinaire. Et ce n'est pas toujours facile à gérer pour mes proches, dis-je en rangeant pour la centième fois ma trousse de toilette. Je suis actrice, je suis célèbre, j'ai quasiment grandi sous l'œil des caméras...

– Elisabeth...

– Je comprendrais parfaitement que mon mode de vie te rebute. Vivre constamment sous le feu des projecteurs demande des reins solides. Et tu n'as pas choisi ce métier, contrairement à moi...

– Elisabeth...

– Il y a aussi mon entourage, les pique-assiette qui gravitent autour de moi – tu vois, je ne suis pas totalement aveugle, je m'en rends compte. Sans parler de la pression médiatique.

– Elisabeth !

Cette fois, le cri de Matthew m'impose le silence. Et je sursaute lorsqu'il pose les mains sur mes épaules pour m'obliger à lui faire face.

– Je n'aime pas parler à ton dos. Laisse-moi au moins voir tes beaux yeux.

Je baisse les paupières, émue par la douceur de sa voix. Ses doigts glissent le long de mes bras, plusieurs fois, comme s'il cherchait à me réchauffer.

– Ta notoriété, ton métier... ce n'est pas ce qui m'effraie.

– Parce que toi, tu as peur de quelque chose ?

– Oui. De moi.

Il s'interrompt une seconde, mutique. C'est le problème avec les beaux ténébreux... ils mettent du temps à parler. Or, Matthew est l'homme le plus taiseux, le plus refermé – et le plus sexy – que je connaisse. Je pose alors une main encourageante sur son cou avant de caresser sa joue. Et je parviens à l'accrocher du regard, à le ramener avec moi. Où était-il encore parti ? Dans quels ennuis ? D'un seul coup, c'est comme si le monde et la réalité rentraient à nouveau dans notre chambre avec leur lot

de tracas, d'ennemis et d'épreuves. J'en frissonne sous ma veste de kimono en soie.

– Je ne veux pas m'engager avec toi, Elisabeth.

Oh. Le coup de massue.

– Pas tant que je n'aurais pas été blanchi, ajoute-t-il gravement.

Cette précision relance les battements de mon cœur malgré le voile de tristesse qui tombe sur moi.

– Imagine une seconde ce que les journalistes pourraient écrire sur toi s'ils fouillaient dans mon passé. Je vois d'ici les manchettes : « Liz Hamilton avec un assassin » ou encore « La star de cinéma et le flic corrompu ». Je ne veux pas de ça pour toi. Je ne veux pas salir ta réputation ni que mon passé rejaillisse sur toi.

– Je me moque de l'opinion des autres !

– Je ne veux pas devenir une arme pour t'atteindre. Jamais. Et tant que je n'aurais pas prouvé mon innocence, tant que je ne pourrais pas me regarder à nouveau dans une glace, je ne serai pas un homme digne de toi.

– Ne dis pas n'importe quoi !

Ses yeux flamboient, trahissant sa souffrance, sa culpabilité. Dans son regard, j'aperçois les stigmates du passé, les blessures qui n'ont jamais cicatrisé à force de calomnies, de médisances, de fausses accusations. Je finis par acquiescer en hochant la tête alors qu'il prend mon visage en coupe entre ses paumes.

– Surtout, je ne dois pas perdre de vue ma seule priorité : te protéger. Je suis avant tout ton garde du corps, Elisabeth. Ma mission est de te garder en vie, de te protéger du fou qui te harcèle et te menace de mort.

Il dépose un baiser sur mes lèvres. Puis il s'éloigne pour ranger mes chaussures dans leur étui. La conversation est close – pour le moment. Je sens qu'il tient à moi, même s'il n'a pas encore prononcé les trois petits mots magiques. Alors pourquoi ai-je le cœur si lourd au moment de partir ?

Notre taxi se faufile dans les rues de New York comme un poisson dans l'eau, slalomant au milieu des embouteillages avec dextérité. Assise sur la banquette arrière, je rêve. Une partie de mon esprit est restée à Bodega Bay. Près de moi, Matthew contemple lui aussi les buildings qui poussent le long des trottoirs. Nous voilà de retour ! Et au moment où notre *yellow cab* tourne dans ma rue, je me raidis.

– Qui les a prévenus ? me demande Matthew, les sourcils froncés.

– Personne.

Je hausse les épaules.

– Certains campent devant chez moi jour et nuit.

Des paparazzis. Toute une grappe de paparazzis. Suite à ma mystérieuse disparition des trois derniers jours, ils semblent sur les dents. Après tout, ne me suis-je pas éclipsée juste au moment où les magazines du monde entier révélaient ma liaison avec mon bodyguard ? Stationnés devant mon hôtel particulier, certains parlent en grillant une cigarette. D'autres guettent mollement la rue, dans l'espoir d'une apparition providentielle. Matthew et moi échangeons un regard de connivence.

Ça promet...

- Je m'occupe des bagages, me dit-il. De ton côté, tu fonces à l'intérieur.
- Si j'arrive à me frayer un chemin. Ils sont au moins cinquante.
- Je m'en charge.

Toujours calme et confiant, Matthew parvient à me transmettre son sang-froid même dans une situation pareille. J'acquiesce, guère convaincue face à la faune qui s'agite sur le parvis de ma maison. De plus en plus nerveux, le chauffeur de taxi demande son paiement à l'avance et refuse de s'engager plus loin. C'est Matthew qui lui tend deux billets avant de sortir de la voiture pour récupérer nos quatre valises dans le coffre. Mon cœur bat la chamade. Quelque chose ne va pas. Plus je regarde la foule, plus je me sens étouffée, oppressée.

Je deviens vraiment parano.

- Tu viens ? insiste mon garde du corps.

Intimidée, je descends du véhicule – qui fait déjà demi-tour sur les chapeaux de roue. Au même moment, les journalistes tournent la tête et mon pseudo-camouflage ne résiste pas trois secondes à leur examen. Ni les lunettes de soleil, ni le foulard autour de ma tête ne les trompent. Mon ventre se noue... et un véritable raz-de-marée fond sur nous.

- Liz ! Liz !
- Où est-ce que tu étais ?
- Liz, est-ce que vous vous êtes mariés ce week-end avec votre garde du corps ?

Il y en a quand même qui ne manquent pas d'imagination...

- Un mot, Liz !
- Par ici, Liz !
- LIZ ! LIZ ! LIZ !

J'ai la tête qui tourne au milieu de ces hurlements, de ces incessants cliquetis. Les flashes m'agressent de tous côtés alors que je suis mitraillée à grands coups de téléobjectifs, photographiée sous tous les angles et toutes les coutures. Prise de vertige, je me raccroche au bras de Matthew, qui les écarte de ses coudes, qui les repousse avec les valises, s'en servant comme de boucliers. Mais nous sommes très vite ensevelis sous le nombre, dans l'incapacité de rejoindre mon perron. Et les cris se poursuivent, en une cacophonie assourdissante. Traquée, cernée de toute part, je me cramponne à mon garde du corps.

Quand soudain, il se fige. Il s'immobilise au milieu de la cohue, relève la tête et la tourne vers la

droite, comme s'il avait entendu un bruit étrange, inquiétant – plus inquiétant que les cris déchaînés des paparazzis ? À mon tour, j'essaie de regarder dans la même direction, obligée de me dresser sur la pointe des pieds. Et c'est alors que tout s'enchaîne. En moins d'une minute. En moins de dix secondes. Brutalement, Matthew laisse tomber nos valises par terre, les abandonnant complètement.

– Non ! hurle-t-il.

Et sans raison apparente, il bondit devant moi, ouvrant les bras en croix, se plaçant dans mon champ de vision, devant mon corps. Alors, une détonation. Bruyante. Violente. La déflagration explose au-dessus du brouhaha. Quoi ? Que s'est-il passé ? Je tourne la tête de tous les côtés tandis que Matthew vacille. Et soudain, il s'écroule à terre, ses genoux percutant le trottoir, dans un râle atroce. Mon cœur s'arrête de battre. Les yeux écarquillés, je le contemple comme dans un cauchemar.

– Elisa...

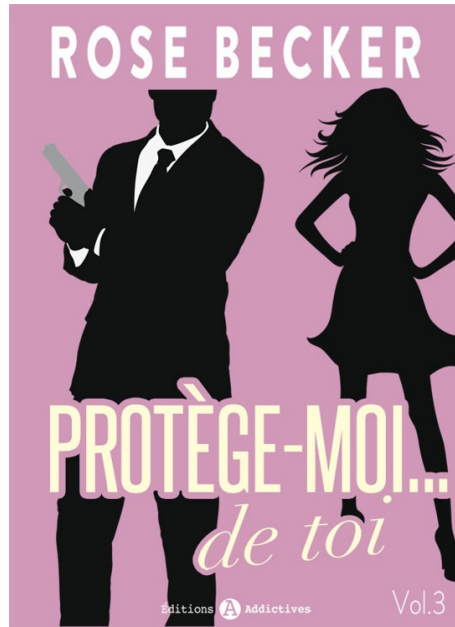
Mon prénom meurt sur ses lèvres. Je vois alors le sang. La tache écarlate sur sa poitrine, qui ne cesse de grandir, de grossir. Il saigne. On vient de lui tirer dessus et il saigne ! C'était un coup de feu ! Un coup de feu pour moi ! Mes pensées tourbillonnent, enfiévrées. Quelqu'un vient de tuer Matthew, sous mes yeux !

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Egalement disponible :

Protège-moi... de toi, vol. 3

Célèbre actrice abonnée au succès et au sommet du box-office, Liz Hamilton est une jeune femme de 22 ans, insouciant et légère. Sa vie se résume à une succession de tournages, de soirées, d'interviews – et d'amis pas toujours sincères. Jusqu'au jour où elle reçoit les lettres d'un détraqué. Des missives inquiétantes, violentes, sinistres. Habitée à évoluer dans un monde de paillettes et de faux-semblants, elle n'y accorde guère d'importance... avant que son agent n'engage un garde du corps. Et pas n'importe lequel !



Egalement disponible :

Sex Friends - Et plus si affinités

Le sexe sans les sentiments, un homme sans les inconvénients.
Un an après s'être fait larguer par son petit ami, Jane s'est installée sur la côte Ouest, fuyant son passé et sa famille... Elle qui n'attend plus rien de ses relations avec les hommes tente de se reconstruire à la campagne, loin de ses déboires amoureux.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>